

OLIVIER DUFOND

LA LENTEUR EN ARCHITECTURE
à travers le processus de conception et de réalisation

LA LENTEUR EN ARCHITECTURE

à travers le processus de conception et de réalisation

OLIVIER DUFOND

Deuxième année du grade de master en architecture
Année scolaire 2011-2012

Mémoire réalisé en vue de l'obtention du diplôme d'architecte

Promoteur : Bernard Deprez

Grand TFE

LA LENTEUR EN ARCHITECTURE

à travers le processus de conception et de réalisation

Faculté d'architecture de l'ULB La Cambre-Horta
19 place Flagey - 1050 Ixelles - Belgique

Remerciements

Merci à mon mentor, Bernard Deprez, d'avoir été le miroir incisif et percutant de mon travail. Merci pour ses conseils avisés et pointus et pour avoir tiré le meilleur de moi-même.

Merci à Isabelle Prignot, qui a nourri ma culture de nouvelles lectures. Merci également pour nos séances culinaires de travail.

Merci à Mario Garzaniti, Pierre Hebbelinck et au Docteur Peuch pour leur disponibilité et contribution à ouvrir de nouveaux champs de réflexion. Un merci particulier à Denis Delpire, avec qui j'ai très certainement établi le nouveau record de l'interview le plus long.

Merci à Pierre Thibault pour avoir été le déclencheur de cette aventure.

Merci à ma famille pour la patiente lecture et pour avoir inauguré ensemble le concept de « canon littéraire ». Un merci à mes parents pour leur soutien discret et indéfectible sans qui ce « rêve de gosse » n'aurait pu se réaliser.

Merci à Nelka, Thémis, Cachou, Méline et Titou pour avoir contribué à leur façon, à ralentir mon processus de réalisation.

Enfin, au-delà de ce travail de mémoire qui fait le trait d'union entre cinq années d'études architecturales et la pratique professionnelle, merci à tous ceux, professeurs, praticiens et personnel de l'institut, qui ont éveillé en moi le plaisir de l'architecture.

Avant propos

A l'origine, il y a une intuition. Si j'ai accepté d'emblée la naïveté de mon propos c'est parce qu'elle aura permis à la question initiale d'exister. Petit à petit, au gré de la recherche, une réflexion s'est construite ; toujours curieuse, elle tente de répondre à l'intuition première en se nourrissant de ses propres découvertes.

Je vous emmène donc sur les chemins de mon investigation telle que je l'ai vécue. Ce mémoire est une photographie de mon travail au moment où je le publie et ne saurait constituer un achèvement.

Bonne lecture...

Si l'architecte doit jouer un rôle au vingt-et-unième siècle, dans un monde complexe et plus conscient des contraintes environnementales et des différences culturelles, un monde où la technique continuera néanmoins de s'étendre à l'échelle de la planète, il doit méditer sur des stratégies propres à révéler la capacité de sa discipline à concrétiser une intentionnalité éthique

Alberto Perez-Gomez

A mes parents

PREMIERE PARTIE

Introduction

Genèse du mémoire

« Un demi pour cent de la production bâtie au Canada, parle d'architecture ». Cette phrase prononcée par Eric Gauthier, architecte montréalais, lors d'une conférence donnée à l'école d'architecture de l'Université Laval à Québec, provoque en moi deux réactions¹.

Ma première réaction est existentielle : A quoi bon étudier les préceptes de l'architecture si visiblement on a peu de chance de l'exercer par après ?

Ma deuxième réaction raisonne comme un constat accablant pour la pratique de l'architecture : Que se passe-t-il entre l'obtention du diplôme et la pratique en agence pour qu'il y ait un tel décalage ?

Cette phrase, un brin provocatrice, peut susciter d'autres réactions. Il est probable, voire certain, que si j'avais à l'entendre après la rédaction de ce mémoire, je réagirais tout différemment. Mais au moment où je l'entends, les premières interrogations qu'elle provoque, coïncident

1 : vernissage de son exposition monographique, novembre 2010.

avec un certain nombre de questions sur ma pratique future. A cette époque je me trouve au Québec pour une année d'échange. La confrontation de deux pédagogies, celle de La Cambre et celle du pays d'accueil, favorise la réflexion sur la manière d'appréhender l'architecture, la mienne en particulier. Où ai-je envie de travailler ? Avec qui ? Pour qui ? Dans quelles conditions ? Pour quelle architecture ?

Pour quelle architecture ; c'est bien là que se trouve la question ; de quelle architecture parle t-on ? De quelle architecture parle Eric Gauthier dans son allocution ? Si l'on se réfère au sens commun, l'architecture c'est la conception de la construction. Bien souvent dans le langage populaire architecture et construction sont confondues. L'architecte lui, s'il souscrit à cette définition, voit derrière le terme « conception », un rapport au contexte physique, social, culturel et économique, un rapport à la matière, sa production et sa mise en œuvre, un rapport à l'édifice et à sa signification, enfin un rapport à l'espace, sa forme, sa structure, sa lumière, sa fonctionnalité et sa poésie. Le décalage est donc avant tout sémantique et révèle dans la parole d'Eric Gauthier, la frustration du discours d'une architecture pas suffisamment prise en considération. Absence du débat d'idées ? Il a lieu pourtant : dans des publications, dans certaines revues spécialisées, dans des collectifs, dans de nombreuses agences, heureusement et dans les écoles (?!). Pourquoi n'est-il alors pas plus présent au stade de la production ?

Le mémoire pourrait s'emparer de cette question mais

j'ai choisi de la poser différemment. Durant l'année 2011 et mon séjour au Québec, j'ai travaillé au contact de Pierre Thibault² pendant plusieurs mois. D'abord dans l'atelier qu'il animait à l'école d'architecture, puis au sein de son agence. J'ai aimé sa façon d'aborder l'architecture, de prendre le temps de la réflexion. J'ai appelé cela «l'architecture lente» car elle contrastait avec une certaine pratique québécoise dans l'attribution des marchés publics où le budget le plus petit est systématiquement récompensé. Il en résulte des projets bâclés, « cheap » et « vite fait ». Des projets qui ne souffrent d'aucun débat.

Quelle est la place d'une architecture face à une réalité économique et politique qui impose des délais toujours plus courts au projet ? Cela revient à interroger ce que la lenteur peut apporter dans un projet ? Voilà j'ai mon sujet : comprendre l'apport de la lenteur pour défendre l'idée du débat. Permettre à une architecture qui ferait fi de la contrainte temporelle pour permettre au projet de grandir en tenant compte de l'ensemble des enjeux inhérents au projet. Une façon de prendre du recul par rapport à un contexte professionnel et économique pour placer le projet et lui seul au cœur des préoccupations. Le positionnement de l'architecte entre enjeux et envies est clairement interrogé, et au-delà, le mien !

Questionner la lenteur dans le processus de création est une manière pour moi de m'interroger en profondeur sur ma pratique future. J'y vois une opportunité d'asseoir

2 : www.pthibault.com

les principes fondateurs non négociables d'une vision de l'architecture que je n'aurai dès lors, de cesse de rechercher et défendre ; premiers jalons à une éthique professionnelle.

Le mouvement slow

Ma première, toute première démarche, dès le thème de mon mémoire entériné, est de me constituer une bibliographie traitant du sujet. Une sorte de collection de documents qui me servirait de nourriture intellectuelle pour les mois à venir. Comme tout étudiant qui se respecte, je me mets devant mon ordinateur avec une connexion internet et tape dans un moteur de recherche les termes « architecture lente ». Et là, surprise : rien ! Aucun document ne traite d'un sujet dont l'association est « architecture » et « lent », si ce n'est une conférence qui eu lieu au Québec en 2008 et qui réunissait Michael Gies et Pierre Thibault³. Elle s'intitulait : « Prendre une pause de la planche à dessin - Contribution de l'architecture lente à l'architecture durable ». Si j'accepte bien l'idée d'une pause dans le travail pour parler d'architecture durable, ce n'est pas vrai-

3 : Michael Gies, architecte à Freiburg et Pierre Thibault, architecte à Québec. Je connais ce dernier pour avoir passé quatre mois dans son unité de projet à l'école d'architecture de la ville de Québec, puis deux, dans son atelier comme stagiaire (2011).

ment la lenteur au sens où je l'imagine.

Je décide d'élargir la recherche en transformant « lent » par « lenteur ». Un résultat : le thème d'un forum : « Lenteur de l'architecte : casser le contrat ou pas ? » Il y est débattu de la rupture de la collaboration avec un architecte lorsque celui-ci est trop lent. Encore une fois, ce n'est pas le résultat escompté. Néanmoins, il m'enseigne la réflexion que trop de lenteur est possiblement préjudiciable.

Cette absence de référence m'interpelle autant qu'elle me motive. M'interpelle, parce que les sens donnés à une architecture lente ne sont pas ceux que mon intuition préfigure. Il y a là, matière à préciser : le champ d'investigation et la définition des termes utilisés. Il y a là aussi une ouverture de la recherche qui n'est pas à négliger, pas même celle du thème du forum. Me motive parce qu'aucun écrit ne le traite explicitement ; être le premier à dresser un portrait de ce que pourrait être l'architecture lente, débroussailler au coupe-coupe et écrire une sorte d'essai sur le sujet.

Troisième tentative « googlelénisque », en anglais : « slow build ». Je découvre une référence sur Wang Shu, récent lauréat du prix Pritzker et dont je parlerai plus loin. Je découvre surtout le mouvement « slow » initié par le « slow food ». Au moment de préciser la définition du thème de mon sujet, je prends conscience de la nécessité fondamentale, pour comprendre le contour d'investigation du sujet de mon mémoire, de rechercher les influences éventuelles temporelles et géographiques que ce mouvement aurait eues.

Je décide donc dans un premier temps de m'intéresser au slow et voir à quoi correspond ce « slow build » auquel semble affilié Wang Shu, et si ma conception de l'architecture lente s'inscrit dans un tel mouvement. Je décide également de ne me restreindre à aucune influence de près ou de loin à toute forme de lenteur...

Le Slow Food

Une chance pour moi, le 16 novembre 2011, Carlo Petrini, fondateur du « slow food » donne une conférence à Liège. Je n'hésite pas une seconde et prends le train pour mon baptême avec le mouvement slow.

C'est une totale découverte pour moi. La rencontre avec le mouvement puis avec Carlo Petrini aura des conséquences sur mon travail que je n'imagine pas encore. En 1986, une manifestation est organisée pour dénoncer l'implantation d'un Mac Do au cœur de la Rome historique. Cette action protestataire marque la naissance du mouvement Slow food⁴ et tire son nom de son opposition à cette forme de consommation appelé « Fast food ». Carlo Petrini en est l'instigateur. Depuis, il ne cesse de voyager pour diffuser son message : Porter un regard nouveau sur l'alimentation, l'agriculture et la gastronomie. A l'époque c'est novateur.

4 : Il est également connu sous le nom d « oeno-gastronome » ou d' « écogastronomie » du nom du manifeste signé à l'Opéra-comique à Paris en décembre 1989.

C'est une approche qui se veut plus soucieuse des réalités du territoire, des pratiques et du patrimoine alimentaire. Il prône une nouvelle logique de production en développant des programmes d'éducation alimentaire et d'action en faveur de la biodiversité. S'opposer au « fast food », c'est refuser l'uniformisation, la globalisation des goûts. En effet, pour les fast food, les recettes sont verrouillées par la maison mère que chaque franchisé (les restaurants Mac Do par exemple) est tenu de respecter à la lettre. Ainsi trouve-t-on le même produit n'importe où dans le monde. La créativité, l'inventivité, la pluralité est bannie au profit d'une normalisation contrôlée, au dépend de la diversité culturelle et identitaire. Aujourd'hui, cette association qui est reconnue par l'organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), compte plus de 100 000 membres dans plus de 45 pays. Terra Madre créée en 2004 aide au développement d'une économie locale pour reconquérir la souveraineté alimentaire⁵.

Mon oreille, au début curieuse, se fait plus attentive devant les préoccupations de ce mouvement : Quelle place pour le Slow Food dans une « fast society » (sous-entendu, une société basée sur le rendement et le diktat de la croissance). La volonté d'agir autrement, avec plus de respect pour la tâche, pour l'humain et pour la planète. La volonté de réduire l'empreinte carbone de l'agriculture. Réduire les gaspillages : « 45% de la nourriture est jetée ».

5 : www.slowfood.com
www.terramadre.org

Réactiver le circuit de la consommation locale. « Faire avec peu ! » (Carlo Petrini est italien et dans la passion de sa verve, certaines phrases sont réduites à leur strict minimum) - Je pense à ce moment là, à l'isolation. Et si l'éco-construction n'était pas, plus d'isolant, mais moins de matériaux ? Dans une logique constructive où on isole plus pour consommer moins, je concède que ma remarque peut interpeller. Mais je ne dis pas autre chose que faire mieux avec moins ! Moins d'isolant et moins de matériaux ne doivent pas signifier plus énergivore et plus fragile, mais des isolants et des matériaux plus performants. Il y a peut-être (certainement), du côté de la nature, un apprentissage dans ce sens. Les micro-technologies issues d'un bio-mimétisme sont la preuve que cela est un champ d'investigation porteur⁶. Réduire l'usage et la consommation de production est un acte éco-responsable – Je me rends compte que les préoccupations du mouvement Slow Food, les valeurs défendues, font écho à ma réflexion de la pratique de l'architecture. Cela confirme mon impression qu'il y a des passerelles entre une architecture « lente » et le mouvement slow food.

Il conclut par : « la nourriture a perdu sa valeur. Sa valeur est désormais, son prix. On doit travailler pour redonner de la valeur à la nourriture. On ne résoudra pas la crise sans changer le paradigme. Le sens étymologique de crise signifie, "faire un choix" et "décider". La crise est

6 : Pour aller plus loin, lire : FÉRONE Genviève, VINCENT Jean-Didier, *Bienvenue en Transhumanie : Sur l'homme de demain*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2011.

une situation où les principes sur lesquels repose une activité sont remis en cause. C'est un choix politique, non, c'est un choix éthique, pour un nouveau paradigme. La lenteur a une valeur homéopathique. Je décide du temps et non le temps décide pour moi. » Il ajoute qu'il est indispensable de créer du lien social et du plaisir.

La conférence terminée, elle se prolonge pour moi sur le trajet qui me ramène à Bruxelles ; un concours de circonstance me permet de faire le voyage dans la même voiture que Carlo Petrini. Nous avons tout le loisir d'échanger. J'apprends qu'il se rend le lendemain à Turin, pour parler avec un groupe de médecins de la « slow médecine ». Je décide bien évidemment, d'investiguer sur ce point.



Photo prise en compagnie de Carlo Petrini (à droite), Bruxelles, 16 novembre 2011

Influences

En cherchant des informations sur la « slow medicine », je constate que la reconnaissance internationale du mouvement et son influence politique et sociale, ont conduit à l'émergence de nombreux courants, qui ont utilisé le terme « slow » comme identificateur⁷.

Quels sont-ils ? Que revendiquent-ils ? Et ont-ils une légitimité de filiation ? Enfin peut-on dessiner les contours d'un courant global du « slow » dans lequel l'architecture lente (ou « slow build ») se retrouverait ?

Pour y répondre, je dois connaître quelques autres mouvements dits « slow ». Comment sont-ils nés et pour quelles raisons ? Cela me paraît un passage obligé pour comprendre ce que la lenteur peut apporter à la pratique de l'architecture.

7 : Les talents de communicateur de Carlo Petrini et l'importance du message transmis dans le monde par l'intermédiaire des projets de Slow food, ont suscité l'intérêt des faiseurs d'opinion et des médias et lui ont valu, en 2004, l'attribution du titre de European Hero par le Time Magazine et en janvier 2008, celui de figurer parmi « les cinquante personnes qui pourraient sauver le monde ». Liste rédigée par le quotidien anglo-saxon The Guardian.

Slow medicine

« Soigner plus n'est pas soigner mieux » .

Ce slogan du manifeste « slow medicine » à été écrit en février 2011 à Turin. Il part du constat suivant : La médecine est de plus en plus sophistiquée et coûteuse, Il est prescrit de plus en plus de médicaments et examens aux patients, les protocoles sont de plus en plus complexes et généralisés quelque soit la pathologie ? Cela a conduit seize médecins (et 200 adhérents), directeurs médicaux, psychologues et psychothérapeutes italiens à revoir l'approche trop généralisée et défensive des professionnels de la médecine.

De ce constat et de cette rencontre est né le manifeste « slow medicine » qui invite à plus de dialogue et moins de médicament. Ce concept n'est pas nouveau, les médecines douces ou les exercices de « Qi gong » et « taijï quan » se revendiquent aussi de cette terminologie. Pour ce qui est de la médecine générale, cette position s'est développée dans les années 70 et coïncide avec une révolution

technique de l'appareillage médical. En quelques années à peine, les progrès ont été plus grands qu'en un siècle. Ainsi l'IRM a permis d'améliorer la connaissance et les diagnostics médicaux mais a aussi détourné les praticiens des besoins réels de leurs patients. Une multitude de tests et d'analyses sont alors prescrits systématiquement et en dépit d'une véritable nécessité. Il en découle des traitements de plus en plus longs et coûteux. Une autre raison est la peur juridique du praticien. Une peur de se voir reprocher de ne pas avoir fait tous les examens nécessaires. On sort du cadre médical pour entrer dans celui du droit administratif.

La philosophie de la «slow medicine» est très proche de celle du «slow food». Carlo Petrini me le confessait la veille de son départ pour le congrès de médecine de Turin, en novembre 2011. Auteur du livre, *Bon, propre et juste*⁸ devient pour la «slow medicine» : «sobre, respectueuse et juste».

Sobre : en ne prescrivant que les examens dont on est sûr de l'efficacité et non toute une batterie de tests. Une modération de moyen qui réduit les coûts médicaux de tests et de médicaments pour le patient mais réduit aussi les bénéfices du praticien dont les seize co-signataires sont conscients et acceptent.

Respectueuse : cela signifie bien évidemment l'écoute et la communication avec le patient. Un patient qui doit

8 : PETRINI Carlo, *Bon, propre et juste. Éthique de la gastronomie et sauvegarde alimentaire*, Yves Michel, Paris, 2006.

être considéré comme un individu à part entière, bénéficiant du même intérêt médical que les autres. Cela signifie, qu'il ne sera pas transformé en « rat de laboratoire » ou en « pompe à fric » pas plus que les hôpitaux ne garderont un patient tout un week-end alors qu'il pouvait rentrer chez lui. Des termes durs mais qui traduisent le sentiment de ces praticiens vis-à-vis d'une certaine pratique. Une médecine plus responsable, plus éco-responsable. Le mot est lâché mais n'est pas dénué de sens. Les intérêts économiques qui poussent à la surconsommation de médicaments et des services de santé au-delà du raisonnable, posent la question du gaspillage des ressources disponibles. Utiliser des médicaments simples, adaptés et avec modération, contribue à responsabiliser et à respecter l'environnement. Ils prônent donc une médecine plus humaine et qui ne se préoccupe que de sa mission : soigner.

« Il nous faut aller vers une autre médecine et d'autres thérapeutes » écrit Jean Gagnepain dans *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*⁹. « La formation des médecins sacrifie tout à la physiologie et n'accorde point de place aux sciences humaines ». Il accuse un système qui tourne pour lui-même et non pour ses bénéficiaires. Il dit à propos d'un enseignement qui sanctionne plutôt que faire adhérer : « Quand le système

9 : GAGNEPAIN Jean, *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, p302. document téléchargeable ici : www.institut-jean-gagnepain.fr

est entretenu pour lui-même, il génère de l'inertie : les choses durent, et c'est cela la contre-révolution »¹⁰. C'est tout un lobbying de la médecine qui est entretenu : produire pour produire. Où se situe le malade dans tout cela ? « Plus de dialogue, moins de médicaments » prend alors tout son sens.

En architecture, lorsque l'état lance de grands chantiers parce que cela crée de l'économie, c'est entretenir le système. Pour Pierre Blondel, une de ses inquiétudes face à la croissance verte, c'est que « le durable sert à relancer la machine de la production / consommation à outrance »¹¹

Il y a eu en France, dans les années 2000, une politique de soutien pour la mise en place de panneaux solaires sous forme de subsides. Une politique qui s'est arrêtée brusquement quelques années plus tard, poussant à la fermeture (tout aussi rapidement qu'elles s'étaient montées), la quasi-totalité des entreprises d'installations. On peut comprendre alors que certains industriels plus importants, fassent tout pour protéger l'investissement dans leur outil de production, dans un sens ou dans l'autre. On peut s'interroger alors de la place de la problématique du développement durable dans ce jeu d'influence ? Il faut que le système se replace dans l'intérêt des bénéficiaires. Pour cela, peut-être faudrait-il des indicateurs d'alerte qui informeraient quand lever le pied.

10 : *op.cit*

11 : *be.passive.be*, n°6, p18.

Slow science

En 2010, un groupe de scientifiques écrit un manifeste en Allemagne dans lequel il tire une sorte de sonnette d'alarme face à la prolifération d'articles, d'études, de conclusions scientifiques¹². Ils admettent la nécessité et l'intérêt de telles publications mais mettent en garde contre les effets pervers de publications prématurées¹³. Selon eux, les scientifiques doivent prendre le temps d'échanger, de vérifier, de se tromper. Ils doivent éviter de conclure trop vite pour communiquer leurs résultats éviter de transmettre trop tôt ce qui est bon ou pas car simplement disent-ils, « nous ne savons pas encore ». Ils prônent moins de publication pour plus de clarté et de qualité,

12 : www.slow-science.org

13 : Jean-Pierre Lebrun, dans *Un monde sans limite*, met en garde contre la survalorisation de l'efficacité qui « conduit ceux qui rendent compte d'une trouvaille scientifique à extrapoler aussitôt dans le registre de l'efficacité. Ainsi un quotidien informe ses lecteurs d'une expérience menée sur des rats, qui a permis de rétablir le flux nerveux dans une moelle épinière sectionnée, en annonçant : « Les paralysés marcheront un jour ! » LEBRUN Jean-Pierre, *Un monde sans limites*, Erès, Toulouse, 2011, p129. Si on est d'avantage dans une éthique des médias, il y a corrélation entre la publication et la pression mise sur la recherche scientifique.

moins de pression pour plus de sérénité dans la recherche, permettre l'erreur pendant le processus de recherche. Ce manifeste est une invitation à donner du temps aux scientifiques, mais aussi aux scientifiques à revendiquer ce temps.

Je vais m'attarder un peu sur la « slow science » car d'une part, j'y trouve une similitude avec la pratique de l'architecte et d'autre part, si ce manifeste est récent, la pensée est elle, présente depuis au moins 20 ans ; il y a donc plus d'écrits. Cette pensée est apparue paradoxalement sous la plume d'Eugene Garfield (paradoxalement car il est le père de la bibliométrie : Outils statistiques servant de balises actuelles à la gestion des carrières scientifiques). Ce dernier fustige l'image populaire d'un progrès scientifique essentiellement lié à une succession d'éclairs de génie et de découvertes fortuites. Les percées importantes, écrit-il, « sont plus souvent issues de décennies de travail. Elles proviennent d'individus qui labourent opiniâtrement un champ mûr pour une découverte, et qui sont préparés intellectuellement à reconnaître et exploiter des résultats inattendus¹⁴. En matière de recherche, « la lenteur et la constance l'emportent donc sur la vitesse et la versatilité » selon Olivier P. Gosselain, professeur à l'Université libre de Bruxelles¹⁵. Il écrit : « Le danger

14 : GOSSELAINE O.P, ZEEBROEK R. et DECROLY J.-M. (eds), *Des choses, des gestes, des mots. Repenser les dynamiques culturelles*. Editions de la MSH, Paris, 2008.

15 : *Ibid*

vient de la pression exercée par l'opinion publique sur les chercheurs – via les politiques de financement – dont on attend qu'ils obtiennent des résultats immédiats, dans des domaines qui changent sans cesse au gré de l'actualité »¹⁶.

Dans un courrier adressé à Nature¹⁷, Lisa Alleva (biochimiste) comparait la science moderne au fast food, où les valeurs de rapidité et de quantité prévalaient sur celles de la qualité. Elle recommandait de remplacer le rythme de plus en plus frénétique de la recherche avec un plus lent. Elle recentrait donc la critique sur le comportement des scientifiques et particulièrement celui de ses jeunes collègues, engagés dans une course effrénée pour obtenir des financements, une direction de laboratoire ou une titularisation. Cette frénésie finit par les écarter des fondements mêmes de la recherche. « En me détachant des ambitions de mes pairs », écrit-elle, « j'ai découvert un secret : la science, la slow science, est peut-être le passe-temps le plus enrichissant et le plus agréable que l'on puisse avoir »¹⁸.

Des idées du même ordre sont défendues par Dave Beacon, un physicien spécialisé en informatique quantique. Séduit par les appels au ralentissement dans de multiples

16 : cas de la fondation Bill Gates qui bien qu'offrant des conditions matérielles exceptionnelles de recherche, donne à ses chercheurs des objectifs de résultat d'une entreprise commerciale, c'est une spéculation dangereuse sur la recherche et c'est oublier, pour reprendre les termes de Dave Beacon (voir plus loin), qu'une recherche sérieuse impose souvent l'exploration méticuleuse d'innombrables cul-de-sac et donc de temps
17 : ALLEVA Lisa, *Taking time to savour the rewards of slow science*. Nature 443, 2006

18 : "I have observed a trend amongst my younger, more vigorous colleagues to experiment themselves into oblivion. Following the lead of the 'slow food' movement, I suggest we adopt a philosophy of 'slow science' to address this issue."

domaines et soucieux de trouver un rythme de vie plus équilibré, il s'interroge : « Quels changements faudrait-il pour faire advenir une “science plus lente” ? Et que nous apporterait concrètement ce ralentissement ? ». En ligne de mire : la course folle qui conduit à sacrifier la réflexion sur l'autel de délais toujours plus courts – appels à projet, demandes de financement, publications. « Refuser cette course ne revient pas à réduire sa quantité de travail, mais à transformer son rapport au travail. Et cela en s'offrant notamment le « luxe » de s'absorber tout entier dans un problème ou de folâtrer, courir ou bricoler pour nourrir sa réflexion. En se donnant le droit de savourer et partager les contributions qui nous émerveillent, plutôt que de se sentir obligé de les critiquer ou d'en produire une version légèrement altérée, en trouvant le temps, au final, de s'interroger sur ce que l'on recherche vraiment dans la recherche. Le problème est, qu'il est très difficile d'atteindre des conditions propices à un tel recentrage lorsque les financements de projets privilégient systématiquement le court terme. Des programmes qui ne dépassent pas un horizon de quelques dizaines d'années ont pourtant peu de chance d'engendrer des résultats satisfaisants, pour la simple raison qu'une recherche sérieuse impose souvent l'exploration méticuleuse d'innombrables cul-de-sac »

Toute recherche comporte donc sa part d'incertitude et demande un temps considérable pour obtenir des résultats significatifs. C'est le leitmotiv des initiateurs de la « Slow Science Academy » à Berlin en 2010 (les auteurs du manifeste cité plus haut). Ces scientifiques ne

remettent pas en question le fonctionnement actuel de la science (auquel ils prennent tous part), mais refusent qu'on la réduise à ces seules caractéristiques. « La science, martèlent-ils, requiert du temps, pour lire, pour se tromper, pour découvrir la difficulté de se comprendre – surtout entre sciences humaines et sciences de la nature – pour digérer les informations et pour progresser ». Afin de préserver ces bases, sur lesquelles s'est fondée la pratique scientifique durant des siècles, les scientifiques allemands proposent la création d'un lieu inspiré des anciennes Académies, où se développait naguère le dialogue en face-à-face entre les scientifiques. Leur « Slow Science Academy » aura ainsi pour mission d'offrir une possibilité de retraite aux chercheurs, leur fournissant « de l'espace, du temps et par la suite des moyens, pour qu'ils puissent mener leur job principal : discuter, s'émerveiller, penser.»

Que doit-on retenir de cet appel ?

Outre la frénésie, l'urgence et la compétition qui régissent aujourd'hui l'agenda scientifique, il semble qu'une cause majeure de la détresse du chercheur soit sa transformation en VRP. Inlassablement contraint de vendre ses compétences, ses idées, ses projets, son CV ou son équipe.

Selon Olivier P. Gosselain de l'ULB¹⁹, ces transactions rapportent « des crédits de plus en plus incertains et quelques galons académiques, qui permettent sans doute

19 : *op.cit*

de se rapprocher des lieux de pouvoir, mais au prix d'un éloignement des lieux de savoir. Du côté institutionnel, le gain ne concerne pas la qualité du travail accompli mais l'image de marque. Derrière les incantations magiques glorifiant l'excellence et la performance se cachent en effet des enjeux très prosaïques : accroître son stock d'étudiants et gagner quelques places dans le Classement annuel des universités du monde »

La notion de « Slow Science » a été sporadiquement mentionnée par des chimistes et physiciens américains ou australiens, avant de faire son apparition en Europe dans l'univers des sciences humaines. Ce passage des sciences de la Nature aux sciences de l'Homme et du monde anglo-saxon à l'Europe correspond grosso-modo à la trajectoire historique des politiques de recherche centrées sur la compétitivité et la productivité. Les occurrences du concept de Slow Science se lisent ainsi comme les symptômes d'un malaise qui n'a cessé de s'étendre durant les dernières décennies. Toutes apparaissent d'ailleurs indépendamment les unes des autres, ce qui montre qu'il ne s'agit pas d'un phénomène de mode, mais d'un mouvement de fond, né de la prise de conscience d'un problème par les acteurs eux mêmes, et d'une tentative de réponse remarquablement convergente.

Comment en sortir ? Deux types de réponses sont apportés par les défenseurs de la Slow Science. Il y a d'abord des propositions d'améliorations ponctuelles, plus ou moins à la marge du système. L'une d'elles serait de repenser l'évaluation de la recherche. L'autre

serait de mieux informer le public des réalités de la recherche, afin d'éviter la versatilité des politiques de financement en privilégiant des projets à long terme, pour assurer des résultats solides. Il reste les idées de « poches » de recherche sur d'autres bases temporelles comme le propose le lancement de la « Slow Science Academy ».

À côté de ces réponses pratiques, il y a des propositions plus diffuses, mais peut-être plus en accord avec l'idée d'une Slow Science inspirée du mouvement Slow Food. Ainsi, la finalité de ce dernier n'est pas d'améliorer la qualité du menu des « fast food » en y imposant par exemple un quota d'aliments bio ou AOC, mais de promouvoir un rapport à la nourriture centré sur le plaisir, le goût et la convivialité. Il s'agit, en d'autres termes, de transformer les valeurs sur lesquelles se fonde notre consommation alimentaire. Transposée à l'univers académique, cette question de valeur semble surtout liée à l'attitude adoptée dans le travail. Or celle-ci retentit sur les résultats et les récompenses qui en découlent, mais dans des termes pratiquement opposés à ceux qu'envisagent les managers universitaires. Lisa Alleva et Dave Beacon vont clairement dans ce sens lorsqu'ils invitent à se détacher des ambitions de leurs pairs, à s'absorber tout entier dans une activité de recherche ou à savourer, la qualité d'un travail bien fait. Une telle attitude ne favorise évidemment pas la course au « ranking » ou à la carrière académique. Mais elle apporte une récompense bien plus essentielle : la possibilité de tirer plaisir et fierté de son travail.

Lorsque le manifeste met en garde contre l'effet pervers du recours à la publication, je m'interroge, (dans une autre mesure et sans en faire une généralité), sur le corollaire entre l'architecture et la publication. Lorsqu'une presse se fait le relais d'une architecture, essentiellement (quand ce n'est pas exclusivement) pour ses prouesses techniques ou pour l'accroche visuelle de son apparence, quel message cela fait-il passer auprès du grand public ? Quelle aura cela véhicule t-il auprès d'étudiants en architecture ? J'ai l'impression que paraître dans les magazines semble pour certains architectes, un élément de communication tellement central, que cela les pousse à la surenchère d'innovation esthétique : il n'est qu'à observer l'évolution créative de certaines grandes signatures de l'architecture contemporaine. Le résultat, c'est que l'image de l'architecture est assimilée avec la manière dont elle est communiquée. Il y a là, le risque d'une réduction²⁰.

20 : Stewart Brand rapporte dans *How Building Learn*, que l'histoire de l'architecture était faite de distinctions architecturales qui tournaient toujours autour du mot « art ». Heureusement depuis l'écriture de son livre en 1994, de nombreuses distinctions ont vues le jour qui récompensent d'autres aspects de l'architecture.

Slow management

Le « slow management » trouve ses influences au début du 19^{ème} siècle dans la philosophie de Robert Owen, considéré comme le père fondateur du mouvement coopératif. Son principe pour combattre le paupérisme dû, pour une bonne part au marasme économique des guerres napoléoniennes, fut la création d'une nouvelle société basée sur le travail en communauté. Lassé de voir le profit comme l'unique préoccupation des organisateurs du travail, Owen établit une théorie basée sur le bien-être des personnes.

Deux cents ans plus tard, les nombreux suicides de salariés qui ont défrayé la chronique présentent l'entreprise comme un lieu de souffrance. L'idée d'un management alternatif qui considérerait plus l'employé comme individu refait surface. Les auteurs d'*Eloge du bien-être au travail*²¹, présentent (avec le sens de la formule propre à

21 : STEILER Dominique, SADOWSKY John, ROCHE Loïck, *Éloge du bien-être au travail*, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

leur discipline de communicateurs) le slow management comme une façon de transformer le « toujours plus » par un « toujours mieux ». Derrière une récupération éminemment opportuniste des agences de conseils et l'oreille productiviste attentive des dirigeants d'entreprises, le travailleur peut néanmoins se réjouir que le souci de son bien-être soit considéré.

Que propose le slow management et sur quoi se base-t-il pour étayer sa méthode ?

Selon le professeur Loïc Roche²², Directeur de la pédagogie de l'école de management de Grenoble, il compare le monde du travail au Mythe de Sisyphe par Albert Camus : « Lorsque Sisyphe pousse inlassablement, chaque jour son rocher au sommet de la montagne, c'est le travail à la chaîne. Mais on peut imaginer Sisyphe heureux lorsqu'il redescend de la montagne parce que le travail faisait sens ». Un travail qui fait sens est un travail où l'on comprend le pourquoi des choses. L'image convient assez bien à l'architecte : il souffre dans sa recherche totale et dans les moindres interstices du projet, il expérimente, il teste, il reformule jusqu'à la production d'une formulation entière, pleine et intégrée qui fasse sens. Il y a de la lenteur dans le processus.

Le slow management consiste à éliminer les facteurs de stress de ses salariés et améliorer leur cadre de travail : espace de sieste, relaxation, covoiturage, flexibilité dans

22 : *op.cit*

les horaires, cuisine collective, ruchers dans le jardin²³. Il prône également la pédagogie en entreprise, c'est-à-dire une forme d'accompagnement des employés et managers sur le chemin de la compétitivité. Pour ce faire il encourage les dirigeants à réapprendre à passer du temps avec leurs salariés pour construire avec eux le futur de l'entreprise.

23 : Un concept défendu et mis en pratique par Yvon Chouinard, alpiniste et fondateur de Patagonia. Il estime qu'il faut laisser ses salariés aller surfer. « Il faut leur faire confiance, s'ils adhèrent à la philosophie de l'entreprise, cela suffit ». Patagonia propose aussi à ses salariés de participer à des projets environnementaux ou d'offrir leurs compétences à des associations de sauvegarde de la planète. Une idée de la slow money...« parce qu'investir dans l'avenir de la Terre sauvegardera aussi l'activité de l'entreprise ».

Slow art

Pour terminer ces influences, voilà deux exemples qui ne cèdent pas à ce qu'on pourrait appeler, l'effet de mode de la terminologie « slow ». Deux exemples qui me semblent, ont légitimité d'être cités ici. Ils abordent en effet l'apport de la lenteur, dans ses vertus pour Mark Riklin, dans les perspectives qu'elle offre pour Thomas Zollinger. Mark Riklin fait partie de la très sérieuse association pour le ralentissement du temps²⁴. Il organise régulièrement des siestes dans des lieux publics les plus divers et invite les passants en des petites pauses et détente d'une demi-heure. Il est convaincu des bienfaits de la sieste. Elle est synonyme de plaisir et permet de se libérer des contraintes horaires de la société industrielle. Elle enseigne aux individus à se réapproprier le droit de vivre. Son dada c'est perdre du temps, de temps en temps... Ce contraste entre vitesse et ralentissement le fascine.

24 : Saint-Gall, confédération helvétique.

Mark Riklin : "En soi, l'idée de perdre du temps nous irrite. La durée d'un instant est une donnée subjective. Quand on essaie de vivre les choses de manière consciente, je crois qu'on parvient à allonger le temps et à ralentir son rythme. Au quotidien, ça peut être par exemple marcher lentement, flâner et découvrir tout à coup telle ou telle façade d'immeuble. Ne plus se déplacer en aveugle, en quelque sorte. C'est dans ce sens, je crois, qu'on peut ralentir le temps."

Thomas Zollinger est un artiste suisse qui, depuis 18 ans, multiplie les projets les plus divers autour du thème de la marche à pied : immobilité absolue de plusieurs heures, ralentissement extrême des mouvements, randonnées urbaines à vitesse variable. L'inspiration pour ses projets lui vient de la religion zen et de la danse butô. Une de ses performances consiste à parcourir trois heures durant le plateau de Diesse, près de Bienne, toujours sur le même tempo, sans marquer de pause, seul face à l'immensité. Dans sa vision, la marche est une expérience globale qui conduit le marcheur à un état d'intemporalité.

Thomas Zollinger: « Pour moi, la lenteur est une voie vers le bonheur. C'est même la voie royale. Moins on va vite, moins on appréhende les choses rapidement, mieux on les perçoit. Il faut du temps pour saisir les petits moments agréables de la vie. Dans cet ordre d'idées, pour moi, le bonheur et le temps vont de pair. »

La démarche de Thomas Zollinger est intéressante car j'y trouve une explication dans ce qui est pour moi une source de créativité. En effet, en deçà d'une heure, je préfère la marche au transport en commun. Je trouve qu'il y a dans cette déambulation urbaine une manière de me retrouver ; un instant privilégié qui permet à la réflexion de cheminer. C'est une forme de ralentissement qui se retrouve chez de nombreux architectes, notamment dans le plaisir du dessin à la main.

Les mouvements slow et le Slow Build

Slow Attitude, Slow Media, Slow Education, Slow Esthétique... des plus sérieux au plus farfelus, chaque discipline ou presque possède son manifeste du slow. Il faut se méfier de l'effet de mode de l'utilisation du terme « slow » dont certains voudraient s'emparer à des fins mercantiles comme c'est le cas pour les termes tendance de « vert » et « durable ». Il faut également se méfier de l'anarchie apparente de l'émergence de ces différents mouvements. Chacun pouvant revendiquer l'utilisation du terme ou même la paternité du mouvement. Néanmoins, le succès du Slow Food, l'organisation du mouvement, les nombreux écrits, l'aura de son fondateur et son influence politique, ont donné au mouvement une visibilité mondiale. Chaque mouvement qui se revendique « slow » s'est donc naturellement servi de cette reconnaissance pour communiquer à son tour. Il est donc normal que l'on y retrouve des valeurs communes. Ainsi le mouvement slow, quelque soit sa discipline, est toujours un mouvement alternatif, né en réaction à une pratique, parfois poussé

par une situation critique ou de crise (cas pour le slow science). Les valeurs communes sont : la volonté de ne pas aller vite (nuance, aucun ne parle de lenteur, le slow n'est pas synonyme de lenteur), la volonté de supprimer le stress, de recherche du plaisir et d'accomplissement personnel, de rendre plus humain leur discipline. Certains parlent encore d'augmenter la communication, de travailler l'éducation ou encore de durabilité.

Qu'en est-il alors du Slow Build ?

En recherchant l'existant, je découvre le livre de Laurent Beaudouin : *Pour une architecture lente*²⁵. Un recueil de pensées, d'écrits, de croquis, pêle-mêle, sans logique chronologique mais chaque page évoque la pratique de l'architecte : « la main », « le dessin », « la proportion », « la profondeur », « la lumière », etc. Sur le coup, le livre me déconcerte un peu car il n'évoque pas le fait d'être « lent ». Si je l'avais mis en parallèle avec les Neuf points pour une architecture des lieux²⁶ qu'évoque Peter Zumthor en parlant « du savoir faire qui consiste à créer

25 : Laurent Beaudouin : *Pour une architecture lente*, Quintette, Paris, 2007. Il est architecte et enseigne à l'école d'architecture de Nancy.

26 : 1. Le langage de l'architecture est anatomique/ 2. le langage de l'architecture est physique/3. le langage de l'architecture est également acoustique/ 4. le langage de l'architecture est également thermique/5. C'est un réceptacle d'ambiances sensorielles/6. l'espace architectural doit également créer des « paliers d'intimité »/7. ainsi introverti et mis en tension, l'espace architectural doit accueillir un monde de corps laissés libres de déambuler, de « flâner »/8. l'espace architectural doit également accueillir un monde d'objets choisis et placés pour renforcer la présence tranquille de la matière/9. Last but not least, l'espace architectural et ses accords de matière doivent révéler la lumière.

des atmosphères architecturales »²⁷ j'aurais pu y lire une forme de lenteur mais à cet instant de ma recherche, il me manquait encore des éléments, ou étapes, pour faire le rapprochement.

Peu d'écrits traitent conjointement du thème d'architecture et de lenteur. Un architecte cependant, est associé par quelques écrits²⁸ au « slow build » : Wang Shu²⁹. Pourquoi ces médias l'ont-ils affublé de cette étiquette ?

C'est avant tout un architecte à contre courant de la production chinoise. Sa dissidence créative se révèle dès son éducation architecturale puisque ses professeurs lui ont refusé son diplôme d'architecte. « C'est ce qui a marqué le début de mon engagement : j'ai commencé à rêver d'une nouvelle manière d'enseigner et d'exercer le métier d'architecte, dans une atmosphère de liberté »³⁰ – il exercera néanmoins en tant qu'assistant³¹. Elle est ensuite dans le nom de son agence : Amateur Architecture Studio créé en 1997. Ce nom vient d'une philosophie et d'une indépendance qu'il revendique. Il y a dans le choix du nom de son agence, beaucoup d'humilité. Lorsqu'il construit

27 : Il est possible « d'objectiver le savoir-faire en architecture, telle une langue, pour s'enseigner, se transmettre » Peter Zumthor, *Atmosphères. Environnements architecturaux* – Ce qui m'entoure, Basel, Boston, Berlin, Birkhäuser, 2008 et Peter Zumthor, *penser l'architecture*, Basel, Boston, Berlin, Birkhäuser, 2006. Voir aussi : Peter Zumthor : un architecte a-contemporain ? par Stéphane Fuzessély, document téléchargeable ici : www.laviedesidees.fr/Peter-Zumthor-un-architecte-a.html

28 : La version internet de RFI titrait le 29 février 2012 : Wang Shu, le roi du « slow build »

29 : Wang Shu, architecte chinois ayant reçu le prix Pritzker 2012

30 : AMC n°214 – avril 2012, p14.

31 : Pour l'anecdote, son premier bâtiment est un hôtel gratte-ciel à Nanjing en 1995.

un immeuble, il préfère dire qu'il construit une maison. C'est ce qui selon lui différencie une architecture professionnelle d'une architecture « amateur ». L'architecture « amateur » permet la spontanéité et est davantage plus proche des préoccupations les plus simples de la vie. Il dit qu'il fait de l'architecture à mi-temps. De ce fait, faire de l'architecture tout en étant amateur, porte une profonde signification, entière et totale³².

En marge d'une pratique globalisée où mutations urbaines et rurales riment avec destruction, Wang Shu préconise de réfléchir, simplement ; ralentir le progrès pour que l'urbanisation soit plus attentive des populations. « D'habitude, les promoteurs font concevoir leurs projets en un mois, sur un modèle quasi unique de logement ; la construction dure six mois et ils vendent le tout en deux jours »³³. Il y a une forme d'automatisme dans la pratique de l'architecture que Wang Shu refuse. Sa réflexion se porte sur l'identité des bâtiments, celle de son pays et de ses traditions. Il développe une pensée qui place l'humain, l'artisanat et l'environnement au cœur de sa pratique : « L'humanité est plus importante que l'architecture, et l'artisanat plus important que la technologie »³⁴. Il a construit le campus de l'école nationale des Beaux-arts de Hangzhou en récupérant les matériaux des vieux quartiers

32 : propos recueillis (je traduis) à partir de son profil sur le site des architectes chinois : www.chinese-architects.com/en/amateur/en/

33 : *op-cit*, p15.

34 : "For one place, humanity is more important than architecture while simple handicraft is more important than technology"³⁵ <http://www.chinese-architects.com/en/amateur/en/>

que la ville démolissait. Ajouter à cela le développement d'une méthode architecturale expérimentale et contextualiste³⁵, vaut certainement à Wang Shu, cette connexité avec le « slow build ».

35 : « Wang Shu et Lu Wenyu associent à leurs recherches sur les traditions chinoises rurales locales, des expériences architecturales appliquées, D'abord testées à petite échelle, leurs expérimentations sont ensuite transposées à de grands ensembles de logements ou à des espaces métropolitains pour finalement s'étendre à l'échelle urbaine. » BOZAR ARCHITECTURE, *Architecture as a Resistance*, Guide du visiteur, Wang Shu, Amateur Architecture Studio.

DEUXIEME PARTIE

Refonte de la question nouvelle introduction

Lorsque j'ai choisi de questionner ce que la lenteur pourrait apporter à la conception d'un projet, j'imaginai initialement, une lenteur « littérale », sous-entendu : qu'est-ce que passer « plus de temps » sur un projet avait de bénéfique ? Dans ma première introduction j'écrivais : la lenteur comme condition pour : « placer le projet et lui seul au cœur des préoccupations ». Chaque mouvement slow place la discipline auquel il est affilié au « cœur de ses préoccupations » : la façon de se nourrir pour le Slow Food, la médecine pour la « Slow Medicine », la science pour la « Slow Science », etc... Ils défendent tous leur discipline indépendamment des pressions et des enjeux extérieurs or, nous l'avons vu, aucun ne parle explicitement de lenteur ! Il y est question de conditions de travail, de qualité de résultat, de cohérence, de savoir-faire, de plaisir de faire, de bien-être, de relations aux autres, de respect de soi et à l'environnement. La lenteur se trouve donc aussi dans un « ailleurs ».

D'un point de vue « signifiant », c'est le fait d'être lent ou plutôt refuser de se voir imposer une rapidité : pour le Slow

Food, par exemple, c'est faire ses courses au marché et préparer soi-même son repas plutôt que des plats prêts à cuire. D'un point de vue « signifié », c'est ce que cela permet d'obtenir : pour le Slow Food, c'est donc le plaisir de retrouver du « faire » et des liens sociaux. Il y a donc d'un côté, l'acte de lenteur ; c'est du concret qu'il me faut définir en matière de pratique architecturale, la lenteur pouvant revêtir des aspects différents qu'il me faudra découvrir, et d'un autre côté, il y a ce qui en découle ; c'est plus abstrait, c'est ce que cette lenteur vise, institue, c'est le signifié décrit plus haut et qui « fait lenteur ». En identifiant ce qui « est » de la lenteur dans la pratique architecturale, je pourrai découvrir et définir ce qui « fait » lenteur et ce que cela implique.

On peut noter que la lenteur fait référence à la notion de temps ou de vitesse. Elle est liée à nos actions dès lors qu'elle comprend un mouvement. C'est une notion relative à nos propres conditions d'expérience, humaine, pratique ou psychologique. Ma réflexion sur la lenteur doit donc dépasser la subjectivité de cette notion.

Je n'étudierai pas « l'architecture lente » qui sous-entendrait être une discipline et qui, à l'image des divers mouvements slow, aurait une philosophie à défendre. Il serait d'ailleurs aisé, partant de là de défendre la lenteur en faisant le procès de la vitesse ; de nombreux livres, personnalités, organisations et courants de pensées le font très bien et certainement avec raison ; les études qu'ils diligenteront vont dans ce sens. Ils portent les noms de décroissance, décélération, résurgence, résilience, résistance... La raison est simple, partir du général pour aller vers le

particulier, c'est transposer une philosophie justifiée par des études vers une architecture pour lui dicter pourquoi et où elle doit être lente. Je préfère parler de lenteur « en » architecture. Mais je suis bien conscient que cela touche à des enjeux bien plus importants que je ne me le figurais initialement et qui va bien plus loin que la simple lenteur dans l'acte de concevoir. Mais procéder ainsi ne serait pas faire acte de lenteur. Ce serait pour moi brûler des étapes. J'ai choisi d'interroger la lenteur dans le processus de création et de fabrication en architecture, car j'ai eu l'intuition que cela pouvait avoir des incidences sur la manière de pratiquer l'architecture. Le but de ce mémoire est d'étudier le particulier ; je verrai au gré des rencontres humaines et littéraires si cela me conduit vers une vision plus globale.

De plus, m'étant déjà trompé une fois sur la notion de lenteur, je ne souhaite pas lui donner de définition ; ce serait la restreindre à un domaine, à une signification, à un sentiment, à une valeur. Je préfère lui laisser revêtir la forme que je lui découvrirai, un peu à la manière de Philippe Madec qui revendique le droit de ne pas s'arrêter à une définition de l'architecture : « Il semble qu'accepter l'in-définition, la penser, c'est autoriser la pleine ouverture de la boîte de sens. C'est retrouver de la sorte l'attente attentive qui est au cœur même de l'œuvre architecturale, S'attendre à tout, n'attendre rien, laisser l'étendue ouverte à la venue de la pensée »³⁶. Pour lui, c'est l'exigence d'une recherche infinie de sens, pour moi, c'est

36 : MADEC Philippe, *Les aventures de la transmission de l'architecture*, Colloque « transmettre l'architecture », 12 mars 2007, Maison de l'architecte

le moyen d'identifier toutes formes de lenteur, ne pas restreindre les champs des possibles. A noter que cette indéfinition est une forme de pensée slow car en ne donnant pas de définition, il ne conclut pas. L'important n'est pas le résultat mais le cheminement... mais là j'anticipe déjà sur la suite du mémoire.

Enfin, ce mémoire se place dans le champ d'investigation actuel. Je ne renie pas un passé historique, celui-ci pouvant expliquer les conséquences présentes, mais étant donné que l'étude naît du questionnement de ma propre pratique, il est normal que je m'interroge ce qui à priori, m'attend après mon diplôme.

« Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine. »

Michel Eyquem de Montaigne
Essais

Le Bilan de l'intelligence³⁷

Pourquoi parler d'intelligence ?

Parce que c'est elle qui guide l'action de l'homme est à fortiori celle de l'architecte. L'intelligence est ce qui permet à l'homme de prendre des décisions, d'agir en conscience ou pas, vis-à-vis de situations auxquelles il est confronté. L'esprit humain (il s'agit bien de lui) est responsable du monde dans lequel nous évoluons. C'est l'intellect qui a imaginé les évolutions des technologies, c'est l'intellect qui a permis à l'homme de les assimiler et de s'y adapter. C'est encore l'intellect qui en a rendu certains addicts. C'est toujours l'intellect qui permet à l'homme de réfléchir à sa condition et de remettre éventuellement en question sa manière d'être. S'y intéresser, c'est donc peut-être trouver un début de compréhension à l'attitude de l'architecte face à un projet. Pour ce faire, j'ai choisi la lecture d'un texte de Paul Valéry, prononcé

37 : Titre emprunté à un discours de Paul Valéry prononcé le 16 janvier 1935 à l'université des Annales. Il a paru pour la première fois dans *Conferencia* le 1er novembre 1935 puis a été repris dans *Variété III*, Paris, Gallimard, 1936 réédité aux éditions Allia, Paris, 2011.

à l'occasion d'une conférence donnée en 1936. Il aurait été certainement judicieux de le confronter à d'autres auteurs mais il trouve ici sa légitimité à être cité seul, dans la mesure où il provoque un début de réflexion. Ce texte (qui me semble toujours d'actualité), dresse une sorte d'examen de la valeur actuelle de l'esprit : « Est-ce que l'esprit humain pourra surmonter ce que l'esprit humain a fait ? Si l'intellect humain peut sauver d'abord le monde, et ensuite soi-même ? »³⁸.

La question qui est posée est : avons-nous les moyens intellectuels de répondre à cette question ? Il faut pour comprendre la préoccupation de Paul Valéry recontextualiser la formulation de la question. Nous sommes en 1936. En moins d'un siècle et demi, une quantité incroyable de découvertes ont été faites : du courant électrique jusqu'au rayon X et aux diverses radiations qui se découvrent depuis Curie, en passant par le télégraphe et la télévision. Toutes sortes d'applications en ont découlées dont les conséquences théoriques ont pu remettre en question nos connaissances physiques et ont bouleversé nos manières de vivre et de penser. Le monde a évolué à un rythme sans précédent sur l'échelle de l'humanité.

« ...quel effort d'adaptation s'impose à une race si longtemps enfermée dans la contemplation [...] il y a quelque trente ans, on pouvait examiner les choses de ce monde sous un aspect historique, c'est-à-dire qu'il

38 : *Ibid*, p22

était alors dans l'esprit de tous de chercher , dans le présent d'alors, la suite et le développement assez intelligibles des évènements qui s'étaient produits dans le passé. La continuité régnait dans les esprits [...] Mais dans les trente ou quarante ans que nous venons de vivre, trop de nouveautés se sont introduites, dans tous les domaines. Trop de surprises, trop de créations, trop de destructions, trop de développements considérables et brusques sont venus interrompre cette tradition intellectuelle, cette continuité dont je parlais »³⁹.

L'homme se trouve assailli chaque jour, de nouvelles questions auxquelles il n'avait jusqu'alors songé. L'intensité des évolutions, l'accélération générale des échanges n'est pas seulement technique, scientifique ou politique, mais touche tous les domaines de l'action humaine. Et Paul Valéry de s'interroger sur le devenir de cette course effrénée à la nouveauté, certes excitante, mais créatrice d'un désordre et de difficultés qui « sont les conséquences évidentes du développement intellectuel intense qui a transformé le monde »⁴⁰ Dont l'issue ne peut être qu'un retour (rapide) à une forme « d'équilibre supportable. L'esprit peut-il nous tirer de l'état où il nous a mis ? »⁴¹

Selon lui nous ne sommes pas totalement ni personnellement responsables. La société l'est pour nous, c'est elle

39 : *Ibid*, p12

40 : *Ibid*

41 : *Ibid*

qui formate nos comportements et nous rend insensibles ou inconscients du productivisme quelle nous impose. Un coupable présumé : notre éducation. Nous ne sommes pas responsables car nous ne sommes pas disposés à l'être – Nous sommes formatés à reproduire les mêmes schémas antérieurs. Henri Laborit écrit à ce propos : «...je suis effrayé par les automatismes qu'il est possible de créer à son insu dans le système nerveux d'un enfant. Il lui faudra dans sa vie d'adulte une chance exceptionnelle pour s'évader de cette prison, s'il y parvient jamais... »⁴² – Si notre vie entière peut être considérée comme une éducation non organisée avec ses influences permanentes sur notre esprit, il y a un domaine où l'éducation peut parfaitement être organisée, c'est l'école qui instruit les jeunes, qui leur fournit les outils de base d'une réflexion dont on peut attendre une certaine indépendance. Or cette liberté d'esprit est subordonnée à une manière d'enseigner :

«Le but de l'enseignement n'étant plus la formation de l'esprit, mais l'acquisition du diplôme, c'est le minimum exigible qui devient l'objet des études. Il ne s'agit plus d'apprendre le latin, ou le grec, ou la géométrie. Il s'agit d'emprunter, et non plus d'acquérir, d'emprunter ce qu'il faut pour passer son baccalauréat »⁴³.

42 : voir « L'éducation relativiste » selon Henri Laborit Dans *l'éloge de la fuite*, Gallimard Education, Paris, 1985.

43 : *op.cit*, p45

Selon Paul Valéry, les conséquences de ce constat ont un double effet pervers. D'une part, l'instauration d'un contrôle aboutit à vicier l'action : « dès qu'une action est soumise à un contrôle, le but profond de celui qui agit n'est plus l'action même, mais il conçoit d'abord la prévision du contrôle, la mise en échec des moyens de contrôle. »⁴⁴ D'autre part, l'obtention même du diplôme est un leurre : « Le diplôme donne à la société un fantôme de garantie, et aux diplômés des fantômes de droits [...] Il en résulte que plus rien dans cette culture adultérée ne peut aider ni convenir à la vie d'un esprit qui se développe. »⁴⁵

La formation de l'architecte n'échappe pas à ce constat puisqu'elle est sanctionnée par un diplôme, condition sine qua non à l'inscription à un ordre. L'étudiant fraîchement diplômé (en Belgique) peut juridiquement signer des plans. Il y a là une étape qui ne souffre d'aucun ralentissement. D'un statut d'« incompetent » porté par l'étudiant (au sens de non-autorisé-à), il découvre du jour au lendemain, sans aucune pratique réelle préalable, le droit à être « responsable » de ses actes. Une charge que je ne mets pas en question ici mais la mesure de son importance peut selon moi, affecter l'intime conviction du jeune diplômé face à la question d'une commande. Je m'explique : l'intime conviction est l'idée porteuse d'un projet que ressent le créateur-architecte pour une commande qui lui a été faite. Je m'interroge sur sa capacité

44 : *Ibid*

45 : *Ibid*

à la défendre face à des responsabilités administratives et juridiques qu'il découvre en même temps que sa jeune pratique. Je ne nie pas la témérité dont les jeunes diplômés peuvent faire preuve, mais il y a dans ce passage à la libre pratique à laquelle le diplôme donne accès, un délai qui me paraît précipité. Chacun reste libre d'adoucir ce passage, de le rendre plus lent et de le faire avec plus de sérénité et de maîtrise. Il n'en reste pas moins que la seule possibilité de ce passage pose question.

L'ordre lui-même s'est emparé de la question en éditant *Le livre blanc des architectes*⁴⁶ en 2004. La question de la formation y est abordée. Selon moi, les propositions faites ne sont qu'un ajout à des dispositions déjà en vigueur des accords de Bologne. À noter la préconisation d'une formation pratique de trois années qui peuvent dans une certaine mesure, être assimilées à une forme de ralentissement de la formation par rapport au caractère « opérationnel » actuel de l'étudiant fraîchement diplômé. Cependant la question de l'intelligence dans l'enseignement n'est pas abordée ; pas de refonte en profondeur ainsi que Paul Valéry le met en évidence. Rien sur les actuelles cinq années d'enseignement. Mario Botta a compris la vacuité d'une certaine forme d'évaluation puisque dans son école d'architecture l'Accademia, il est envisagé de ne pas noter les étudiants, préférant concentrer l'attention de l'étudiant sur la qualité de sa production plutôt que sur une hypothé-

46 : *Le livre blanc des architectes* (p22 à 25) téléchargeable ici : <http://www.architectes.org/connaître-l-ordre/actions-de-l-ordre/livre-blanc-des-architectes>

tique récompense administrative. Mais cela suppose de la part des étudiants, motivation, dévouement et écoute⁴⁷.

Le propos sur l'éducation m'intéresse car il préfigure de l'attitude de l'architecte face à une question qui lui est posée. Cette question a une valeur contractuelle. Lorsque l'architecte répond à une commande, il lui est demandé d'apporter une réponse à une problématique, à une situation donnée, à une question. Au vu de la position de Paul Valéry, il est légitime d'imaginer que la formulation de la réponse de l'architecte puisse être conséquente d'une manière dont l'esprit a été éduqué. Entre l'efficacité d'une réponse rapide et la déconstruction de la question pour en vérifier la justesse, il y a une attitude qui revient à dire : est-ce la réponse qui est importante ou le chemin qui conduit à la réponse ? Il y a là un rapport au temps qui n'est pas sans conséquence et dont l'éducation de l'enseignement peut préparer à apprécier la valeur.

L'avenir appartient à nos enfants en ce sens où c'est eux qui vont ou non, poursuivre l'action engagée. C'est donc de la responsabilité des institutions de l'éducation de développer des esprits critiques suffisamment armés à analyser avec le « recul » nécessaire, l'état du monde et d'agir en conséquence. Devant l'incapacité de répondre à ces enjeux pour notre mode d'enseignement, Paul Valéry identifie ce qui nous fait défaut : « L'altération de la sensi-

47 : LUCAN Jacques, MARCHAND Bruno, STEINMANN Martin, *Louis I. Kahn, Silence ans Light, actualité d'une pensée*, PPUR EPFL-CM, Lausanne, 2000.

bilité »⁴⁸, une faculté fondamentale et véritable puissance motrice.

« Si la sensibilité de l'homme moderne se trouve fortement compromise par les conditions actuelles de sa vie, et si l'avenir semble promettre à cette sensibilité un traitement de plus en plus sévère, nous serons en droit de penser que l'intelligence souffrira profondément de l'altération de la sensibilité »⁴⁹

Seule solution qui s'offre à nous : « casser le temps » pour permettre à la « sensibilité » d'exister. Elle seule est capable de redonner l'indépendance des esprits, des recherches, des sentiments et de conclure : « sans elle, que deviendra la liberté de l'intelligence ? »⁵⁰

48 : *op.cit*

49 : *Ibid*

50 : *Ibid*, 39

*On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste*⁵¹

« Casser » le temps au sens de Paul Valéry peut trouver une résonance en architecture. Le processus de création, la mise en œuvre et la durée de vie des bâtiments sont des domaines où les diktats de l'accélération tentent de s'infiltrer en brandissant l'étendard du progrès, quand ce n'est pas celui du sacrosaint bénéfice économique ou autres arguments vantés sous le maquillage du marketing⁵².

Face à cette fuite en avant, certains ont fait le choix d'une décision radicale. En 1970, Gébé imagine une bande dessinée intitulée *L'AN 01*, dont le scénario narre un abandon utopique, consensuel et festif de l'économie de marché et du productivisme⁵³. La population décide d'un certain nombre de résolutions dont la première est

51 : Sous-titre de la bande dessinée *L'AN 01*. Gébé, *L'AN 01*, L' Association, Paris, 2004 (réédition).

52 : Marketing : « On nous inocule, pour des fins d'enrichissement, des goûts et des désirs qui n'ont pas de racines dans notre vie physiologique profonde, mais qui résultent d'excitations psychiques sensorielles délibérément infligées. » Paul Valéry, *Le bilan de l'intelligence*, p25

« On arrête tout » et la deuxième «on réfléchit » et on réactive les services et les productions dont le manque se révélera intolérable.

De la fiction à la réalité il n'y a qu'un pas ; « tout arrêter et réfléchir » c'est ce qu'a décidé, en 2001, le gouverneur de la province d'Iwate. Les usines fermaient, les indicateurs financiers étaient au rouge, les efforts pour redresser la barre étaient vains. Monsieur Hiroya Masuda a choisi de prendre le problème à rebrousse-poil en stoppant net toute idée de croissance économique et d'hyper productivité. Il a esquissé les grandes lignes de son rêve : des gens qui rentrent tôt chez eux, qui se promènent en famille, qui discutent avec leurs voisins, qui font de leurs montagnes et forêts une véritable richesse naturelle, leur trésor et leur fierté. Le slogan qu'il a choisi a fait le tour du pays : « Le manifeste d'Iwate : ne pas faire d'effort ! », les fonctionnaires l'ont rajouté sur leur carte de visite⁵⁴. Aujourd'hui, la région est florissante et vit du tourisme vert, possède la plus grande ferme éolienne du pays et son « style » slow life séduit. L'effet pervers c'est qu'on reste dans le même modèle économique, la source seule change. Néanmoins il se veut sans stress et devient un exemple pour le pays. Sans qu'il soit question de faire

53 : *L'An 01* est emblématique de la contestation des années 1970 et aborde des thèmes aussi variés que l'écologie, la négation de l'autorité, l'amour libre, la vie en communauté, le rejet de la propriété privée et du travail. Paru pour la première fois dans *Politique hebdo*.

54 : « Do you feel restless when you're not busy ? Do you feel uneasy when you're not working hard ? You don't have to live that way !" Japan for Sustainability Newsletter n014.

de chaque préfecture, une réplique d'Iwate, des initiatives tentent de glisser quelques grains de lenteur bénéfique dans la folie ambiante⁵⁵.

En quoi cela intéresse-t-il la pratique de l'architecture ?

Le lien paraît évident ! Les formidables bouleversements technologiques du 20^{ème} siècle participent de cette accélération. L'obsolescence des produits y contribue particulièrement ; on ne répare plus, on jette et on rachète, c'est souvent moins cher. Il paraît que c'est bon pour l'économie ! Consommez, consommez ! Brooks Stevens est un designer américain, son credo : « inculquer à l'acheteur le désir de posséder quelque chose d'un peu plus récent, un peu meilleur et un peu plus tôt que ce qui est nécessaire »⁵⁶. Résultat, on se retrouve avec plusieurs téléphones à la maison, quand ce n'est pas plusieurs cafetières, plusieurs grille-pain ou plusieurs paires de baskets⁵⁷. Et si on développait juste un peu plus le pérenne⁵⁸, ne pas écouter les sirènes de la mode et se désintoxiquer de l'ivresse de la fièvre acheteuse ? Reconnaissons néanmoins les incontournables progrès dont la construction n'est pas exempte. Des avancées technologiques sans

55 : Dans le quartier de Shiodome à Tokyo, de larges et confortables sièges bordent les allées des galeries marchandes ; un premier pas vers le ralentissement.

56 : Steven Brooks : « Planned obsolescence : the desire to own something a little newer and a little sooner than necessary ». Sur son site internet : www.brooksstevens-history.com

57 : Brooks Stevens justifie la phrase précédente par : « I simply meant that you didn't have to wear a pair of shoes until you wore holes right through the soles. » Ibid

58 : En 1940 un inventeur avait trouvé la recette du bas de nylon indémaillable. Le produit n'a pas résisté à la menace de la fermeture de l'usine (DuPont).

cesse renouvelées mais dont la maîtrise, parfois, ne bénéficie pas toujours des années de recul suffisantes.

« Tout se passe très très vite et personne n'a vraiment l'expérience qu'il faut pour que tout se passe bien. Regardez simplement les blocs sociaux préfabriqués que l'on a érigés ici (ndlr : Bruxelles) dans les années soixante juste à l'extérieur du centre ville : personne n'avait pensé alors à la manière dont ce type d'architecture pourrait vieillir... »⁵⁹.

Une situation qui nécessiterait peut-être une sérieuse réflexion : Où allons-nous ? Où voulons-nous aller ? Sommes-nous sur le bon chemin ? Certes, les gouvernements et des ONG se sont emparés de ces questions à l'échelle planétaire. Mais chaque rencontre internationale affiche leur inertie. La réflexion ne doit qu'en être plus présente, à toutes les échelles du processus. La démarche de l'architecte en étant une, dont chacun a la libre maîtrise de la réflexion.

« On peut, sans pourtant être dans un circuit obligatoirement politisé, lancer des bouteilles à la mer depuis un atelier d'architecture. »⁶¹

Certains architectes ont eu leur petit « Iwate ». Il est

59 : Pierre Blondel à propos de logements passifs qu'il vient de terminer à Neder-Over-Heembeek dans *be.passive* n°11, 2012, p40

vrai, provoqué par une période d'improductivité.

En 1932 « Kahn reste quasiment sans emploi pendant quatre ans. Il habite chez les parents de sa femme depuis son mariage, et à présent, c'est elle qui le fait vivre. Les difficultés financières ont un côté positif, car elles lui fournissent l'occasion de méditer sur le rôle de son art dans une époque où les besoins sociaux sont énormes et les possibilités techniques et esthétiques plus grandes que jamais. »⁶² .

En 1991 Pierre Hebbelinck traverse une phase de « téléphone plat » de près de neuf mois ; pas de commande, pas de boulot. Il en profite pour voyager partout en Europe, rencontrer du monde, discuter, écrire, beaucoup écrire. Cette étape, ce temps de réflexion dit-il « a généré une série de prises de décisions qui définissent la position que l'atelier défend aujourd'hui. Parmi elles, le besoin de m'investir dans un travail culturel pour développer un type de questionnement et la conviction qu'il faille prendre la parole et une parole publique »⁶³.

Cette période de latence professionnelle a favorisé leur réflexion sur une pratique du métier. Par leurs observations, leurs analyses, leurs prospections et leur projection de l'avenir, ils ont, avec tout le recul de leur temporisation, assis une éthique de leur pratique.

61 : Pierre Hebbelinck, propos recueillis par Jean-Didier Bergilez, *Le Manège.Mons*, Architectures publiques volume 6.

62 : David B.Brwnlee, David G.Delang, Vincent Scully, *Louis Kahn*, ed du Centre Georges Pompidou, Paris, 1992, p30.

63 : *Ibid*

Quand elle n'est pas forcée par une inactivité, cette remise en question peut malgré tout avoir lieu. C'est ce qu'a vécu Denis Delpire : en 2010, son activité faite de commandes privées et publiques est en plein essor. Il vient d'ailleurs de remporter un gros concours qui donne à son atelier, une autre dimension. Pourtant cela ne le satisfait pas. Il se rend compte que la dite « réussite professionnelle » n'est pas la condition lui permettant de s'accomplir dans sa pratique. Il en souhaite une autre, qui fasse sens et où il retrouvera le plaisir (j'aborderai ces deux notions plus loin). Il décide de tout arrêter et de repartir sur des fondations plus saines selon lui et plus en adéquation avec sa conception de la manière dont il voulait pratiquer son métier. Désormais il accompagne des auto-constructeurs dans leur projet et développe des prototypes passifs.

Pourquoi réfléchir ? Parce qu'il y a une tendance à reproduire inlassablement les mêmes productions sans visiblement se poser de questions. Les exemples sont nombreux et les « bonnes » raisons de continuer à ne pas se poser de question également. La difficulté de s'accorder sur une politique commune à l'échelle planétaire en est une, chacun défendant son « bifteck » dans sa production et consommation irraisonnées. Sans aller jusqu'à faire comme à Iwate, on ne peut éternellement continuer à porter des œillères. La nécessaire nécessité de reconsidérer notre devenir est incontournable, à commencer par la manière de mesurer la bonne santé de l'économie. Les décideurs continuent de s'en remettre à des indicateurs

comme la croissance du PIB qui ne prend pas en considération la limite de croissance que la planète peut fournir ; indicateurs sur lesquels repose l'action des politiques.

En vue de la réalisation des Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD), Oxfam propose un débat d'idées autour de la « juste quantité »⁶⁴ : un espace d'équilibre avec d'un côté, un plafond environnemental à ne pas dépasser et de l'autre côté, un plancher social minimal à respecter. Le but, un peu à la manière d'Iwate, n'est plus la croissance économique mais la promotion d'un bien-être humain⁶⁵. Oxfam appelle cela le « concept du donut ». Un code visuel qui présente l'avantage d'offrir une approche du développement durable non plus comme une liste de contraintes mais comme un espace de liberté (l'intérieur du donut) pour autant qu'il se fasse dans le respect de la planète et de l'humain.

« Le but premier du développement économique mondial doit consister à permettre à l'humanité de prospérer dans l'espace sûr et juste, en mettant fin aux privations et en restant en-deçà des limites durables de l'utilisation des ressources naturelles »⁶⁶.

64 : Oxfam, *Un espace sûr et juste pour l'humanité le concept du "donut"*, www.oxfam.org ou lien permanent : <http://oxf.am/oeK>

65 : « Des instruments de mesure autres que le PIB : on ne saurait évaluer le développement économique en seuls termes monétaires. (...) Les décideurs doivent rendre davantage de comptes sur l'impact de l'activité économique sur les limites planétaires et sociales, en ayant recours à des instruments de mesure naturels (comme les tonnes de carbone émis), ainsi que sociaux (comme le nombre de personnes confrontées à la faim) ». Oxfam, *Un espace sûr et juste pour l'humanité le concept du "donut"*, www.oxfam.org ou lien permanent : <http://oxf.am/oeK>, p 10.

66 : Oxfam, *Un espace sûr et juste pour l'humanité le concept du "donut"*, *op.cit.*, p 26

D'une manière générale, il y a dans l'exemple Iwate, la volonté d'une remise en question. Un arrêt volontaire d'un *modus operandi* généralisé. Un questionnement sur nos besoins réels. Le choix de l'arrêt total est radical. Celui de ne rien faire l'est tout autant. Un entre-deux qui permettrait à la fois, de poursuivre une activité et de la questionner, me paraît un compromis dont il serait difficile de refuser les bénéfices. Ce compromis pourrait être un ralentissement dans les prises de décision ou dans les modes de production de projet. Mais l'architecte a-t-il seulement les moyens de ralentir ? N'est-il pas tributaire des attentes que l'on met en lui ?

« Une chose juste mal faite est toujours meilleure qu'une
mauvaise chose bien faite »

Kahn

L'attitude de l'architecte

Le travail de l'architecte est un métier de la commande. Dans cette relation contractuelle, qu'est ce que le client attend de son architecte ? Il attend avant tout qu'il soit efficace ! L'efficacité se juge selon des critères objectifs mais aussi subjectifs car ils sont propres à chaque client. Laissons ceux là de côté pour leur particularisme et disséquons ce qu'il y a derrière le terme efficacité : La première attente touche à notre sens le plus central : celui de la durée, au sens commun du terme⁶⁷. La durée est la distance entre le désir et la possession de l'objet. Ce sens s'est considérablement restreint au cours de la révolution industrielle. Les défis de vitesse que se sont lancés les locomotives au 19^{ème} siècle se sont répercutés dans tous les domaines. Ceux de la production, et pas seulement industrielle, alimentaire aussi à coup d'engrais et autres adjuvants à la lenteur, de la communication, les messages

67 : Le petit Robert : "espace de temps entre le début et la fin d'un phénomène"

électroniques nous paraissent bien lents. Qui n'a pas attendu frénétiquement la réponse à un texto ? Nous ne supportons plus la durée et lorsqu'un maître d'œuvre sollicite un architecte, il attend une réponse à sa question, une solution à sa demande dans un délai encore « raisonnable ». Il est difficile de quantifier la raisonnable de ce « délai » tant elle est propre à l'appréciation du maître d'ouvrage et de l'architecte à qui il fait appel. Ainsi l'anti-exemple serait la manière dont travaille Pierre Thibault : Il se passe de trois à quatre années pour qu'une maison individuelle soit livrée par cet architecte québécois. L'esquisse étant proposée au client dans un délai de six à douze mois quand d'autres architectes prévoient dix-sept heures. Une exception peut être qui ne cause pas véritablement de problème car les clients connaissent cette lenteur et lorsqu'ils sollicitent Pierre Thibaut ils vont chercher une autre compétence. Nous y reviendrons. Pierre Thibaut fait partie de ces architectes qui valorisent le matériaux et le rapport à la nature. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, ce n'est pas si courant au Québec. Il est donc sur une niche commerciale et bénéficie d'une aura que l'image de son architecture véhicule. Les clients viennent donc solliciter l'homme avant l'architecte et ils acceptent le contrat moral d'un étalement dans le temps de leur projet. Il est aidé en cela par la période hivernale longue où tout chantier est arrêté pendant près de cinq mois. Cependant il est intéressant de noter que si les clients acceptent volontiers de prendre le temps à l'élaboration du projet, il en est tout autre dès les premiers « coups de pioche » comme

si la phase « rêve » du projet était entrée dans une phase « impatience » de la réalisation.

Mais on s'accordera tous à dire qu'une réponse rapide, voire immédiate, est appréciée, si ce n'est pas attendue. Comme en témoigne cet échange de courriers entre Louis Kahn, qui travaille alors avec Stonorov à l'extension de l'hôpital psychiatrique de Philadelphie⁶⁸, et Isadore Rosenfeld, le conseiller architectural de l'hôpital avec qui ils doivent collaborer⁶⁹ :

Le client hésite sur le cahier des charges et Kahn et Stonorov en profitent pour réaliser de petites commandes résidentielles. Tout cela agace beaucoup Rosenfeld. Kahn préfère prendre la situation avec humour et lui adresse une lettre en ces termes : « Nous devenons fous dans notre petit hôpital architectural personnel, à force de rafistoler de vieilles bâtisses, de traiter avec nos clients psychopathes, de calmer notre personnel capricieux et instable. Tout cela nous apporte une bonne expérience qui pourra servir pour l'hôpital. Donc en fait, nous ne perdons pas de temps »⁷⁰.

Rosenfeld ne goûte pas la plaisanterie et il continuera jusqu'à la fin à critiquer le « comportement bizarre et amateuriste » des deux associés.⁷¹

68 : dessiné entre 1944 et 1946 et construit entre 1948 et 1952.

69 : David B.Brwnlee, David G.Delang, Vincent Scully, *Louis Kahn, op.cit.*, p50.

70 : 2 aout 1945.

71 : Lettre de Rosenfeld à Stonorov et Kahn le 13 février 1946.

L'efficacité est indéniablement temporelle. Quelqu'un qui est rapide est efficace, quelqu'un qui est lent est pré-supposé « amateur ». On attend donc de lui qu'il apporte une réponse solution. On peut alors s'interroger sur la formulation de la réponse ; Elle est bien souvent technique et parfaitement mesurable (nombre de mètres carrés, nombre de pièces, consommation...), l'exigence d'une réponse rapide peut y trouver une certaine légitimité. On peut y voir d'une certaine manière, une inscription dans une habitude historique de la commande à l'architecte. Dès l'antiquité dans le traité de Vitruve ou plus tard au 16^{ème} siècle lorsque Vignole redécouvre les principes de l'architecture antique et les codifie dans son traité des cinq ordres d'architecture. « Ils sont présentés aux architectes sous format graphique comme des modèles finis à copier »⁷². On ne lui demande pas à réfléchir. Même lorsque cette réflexion porte sur la manière d'habiter, elle est à son tour mesurée, normalisée, codifiée. Le modulator du Corbusier en est un exemple parfait. Dans *Vers une architecture*, il vantait les mérites de l'esprit d'ingénieur et des technologies modernes. L'architecture fonctionnelle prônée par les CIAM illustre cette réflexion à la fois logique et codifiée des besoins anthropologiques. « La modernité a parfois de grands objectifs mais finit par les banaliser. Elle obtient ainsi de grandes conquêtes, mais dont la plupart sont exclusivement techniques »⁷³.

72 : Esra Sahin Burat, *Voir le monde : la Theoria pour soutenir la symmetria avec le cosmos*, 2012 : www.lalaa.be

73 : Mario Botta dans une conversation avec Bruno Marchand et Patrick Mestelan. Mendrisio, le 30 avril 1999.

Les formidables besoins en logements de l'après guerre ajoutés aux nombreuses découvertes techniques du 20^{ème} siècle ont développé chez l'architecte ce que Vitruve appelle « fabrica », qui était l'exercice constant et répété de l'habileté à achever un travail selon un dessin. Il n'est donc pas étonnant, qu'aujourd'hui encore, on sollicite l'architecte avant tout pour ses compétences techniques ou plutôt pour une « réponse » technique. Au vu des matières enseignées dans les écoles, le rôle de l'architecte ne peut pas être que cela.

Si parler « d'architecture » a longtemps été une exception, préférant le terme d'architecture au sens de « fabrica », elle est aujourd'hui partout, quelle que soit l'échelle du projet. Cette situation expliquant peut-être le sujet de ce mémoire. Malgré, ou peut-être, à cause d'une réglementation très présente, il y a une surenchère architecturale qui dépasse la simple attente d'une réponse technique telle que vu plus haut. Paradoxalement ce « plus » demandé à l'architecture fait bien souvent partie inconsciemment (ou pas) des desideratas de ceux-là mêmes qui viennent solliciter l'architecte pour une réponse technique.

Face à une question qui lui est posée, l'architecte a deux attitudes :

La première est contractuelle : un client le sollicite pour une problématique à laquelle l'architecte répond sans se départir de la question initiale. C'est le cas de certains professionnels de la profession qui sont capables de répondre

à une sollicitation tel un algorithme informatique ou un fichier Excel dont on aurait coché les cases. Ces bureaux peuvent, à l'issue d'une interview, fournir avec une certaine précision, le coût de réalisation, les délais de livraison, un choix formel, le tout, en respectant à la lettre les critères de la demande initiale. Dans une moindre mesure, il n'est pas rare pour un architecte de recevoir un client qui lui apporte des plans avec déjà un agencement des différentes fonctions composant le bâtiment. La réponse normative est d'accéder sans autre forme d'investigation à la requête de son client.

Lorsqu'un client décide de mener à bien un projet, il entre dans un domaine où l'administratif, le juridique, le technique, est complexe. L'objet final lui-même, demeure une inconnue potentielle tant qu'il n'y a pas eu remise des clefs. Une attitude contractuelle conduit donc à rassurer le client. Il sait à quoi s'attendre, il n'y a pas de surprise, il sait où il se trouve à chaque étape du projet. La relation est contractuelle, on est dans une démarche d'ingénieur : « L'offre correspond à la demande, le prix correspond au service rendu »⁷⁴.

La deuxième attitude est plus complexe : Dans la réponse d'une part et dans la justification de la réponse d'autre part. Il y a d'abord une compréhension du problème selon la question posée. Cette compréhension né-

74 : DEPREZ Bernard, *Les cahiers de la Cambre*, architecture n°4, la lettre volée, Bruxelles 2005, p20-21.

cessite une prise de distance avec la question. C'est ce que Platon nomme dans *Les lois*, la « theoria ». Cela suppose un éloignement et une position extérieure à la position où nous nous trouvons.

« la theoria exige un détachement des choses du quotidien pour voir (réfléchir) à nos habitudes dans un contexte universel plus large, de manière telle que ce qui est fait ici puisse être mis en perspective avec ce qui se fait ailleurs ou avec ce qui devrait être fait »⁷⁵.

Cette position est un détachement conscient, de l'action ; une mise en retrait, un recul qui fait ralentissement. C'est donner du temps à un redéploiement de la question. La question posée est-elle « la » bonne ? Ou plutôt, comment peut-elle être mieux formulée ? C'est déconstruire la question au sens de Derrida ; la déconstruction comme processus de construction de pensée : déconstruire les idées, parce que pour les comprendre, la seule solution c'est de les observer de l'intérieur, les voir sous un angle différent, quitte ensuite à reconstruire à l'identique.

Kahn disait « qu'une bonne question est toujours plus importante que la plus brillante réponse »⁷⁶. Permettre à l'architecte de redéfinir la question c'est (re)qualifier son rôle au sens premier tel que l'avait déjà préconisé Vitruve dans le chapitre consacré à la formation de l'architecte. Il

75 : *op.cit*

76 : KOMENDANT Auguste E. , *Dix-huit années avec Louis I. Kahn*, ed Du Linteau, Paris, 2006, p49.

affirmait que « l'architecte devait être bien instruit en lettres, en dessin industriel, en géométrie, en arithmétique, en histoire, en philosophie, en physiologie, en musique, en médecine, en météorologie, en géographie, en droit et en astronomie »⁷⁷. La pratique selon Vitruve, implique bien un élargissement du regard et des compétences pour inclure tous les domaines nécessaires à la compréhension du problème. Il me semble que l'enseignement qui m'a été délivré au cours de mes études d'architecture n'est pas incompatible avec cette vision du rôle de l'architecte.

« Je suis convaincu que la complexité de la modernité, son actuelle rapidité de transformation, imposent à l'architecte une réflexion approfondie sur les problèmes plutôt que sur les solutions [...] Je dis toujours aux étudiants, si vous n'êtes pas capable de résoudre un problème, tant pis. Mais si vous n'êtes pas capable de poser un problème, là ça devient dramatique » : Mario Botta⁷⁸

Du coup, l'architecte devient un technicien de la question. Et cette requalification n'est pas sans causer quelques problèmes ; N'étant pas toujours bien comprise par ceux qui ont posé la question initiale, elle engendre chez certains clients un frein, psychologique et/ou physique.

Plusieurs raisons peuvent l'expliquer : Tout d'abord,

77 : VITRUVÉ, *Les dix livres d'Architecture : De Architectura*, Errance, Paris, 2006.

78 : LUCAN Jacques, MARCHAND Bruno, STEINMANN Martin, *Louis I. Kahn, Silence ans Light, actualité d'une pensée*, PPUR EPFL-CM, Lausanne, 2000, p61-67.

cela peut être vécu comme un désaveu. Il y a en effet une prise de pouvoir de l'architecte sur la problématique. De plus, cette perte de contrôle plonge le client dans l'inconnu de l'évolution du projet et donc dans une forme d'inquiétude. Enfin la raison qui est peut-être la plus forte car elle régit bien des comportements de notre société et qui a un lien direct avec l'efficacité que j'évoquais plus haut : la raison économique.

Comme il y a un déplacement de la question, il y a un chemin que le client doit parcourir plus ou moins rapidement vers elle. Ce chemin est celui de la justification. L'architecte a un rôle d'accompagnement, d'explication et de transmission de ses intentions. Ce chemin est assujéti à la compréhension du client. Pour qu'il y ait acceptation, l'architecte doit proposer quelque chose de plus que la version initiale (voir les trois modes de médiation du projet : La négociation, la transmission et l'offrande⁷⁹). Ce quelque chose peut être éthique avec un engagement éco-durable, répondre à un besoin anthropologique insoupçonné, ou être une adaptation typologique : Pierre Blondel offre parfois une pièce supplémentaire au programme initial grâce à une composition de plans ingénieuse ou Lacaton & Vassal prévoient systématiquement un jardin d'hiver pour chaque unité de logement, certes au dépend d'un autre poste, mais que la refonte de la problématique a rendu possible. Ce « plus » fait sens et doit faire sens.

79 : DEPREZ Bernard, *Les cahiers de la Cambre*, op.cit, p. 20-21.

Notion de tiers

Il ne m'appartient pas ici de dissenter sur les différents arguments qui justifient une reformulation de la question. Ce qui m'intéresse c'est le constat que l'on vient de faire : Premier temps, il y a requalification de la question. Ce temps, c'est de la lenteur d'un point de vue « signifiant » : soit parce que cela nécessite plus de temps qu'un simple traitement normatif de la question, soit parce qu'il y a, du fait de l'intégration de nouvelles données, un ralentissement de la réflexion. Deuxième temps : d'un point de vue « signifié », cette réflexion débouche sur une réalité nouvelle, insoupçonnée pour le projet. La lenteur est bien pourvoyeuse de valeur ajoutée. Indépendamment de la qualité de cette valeur ajoutée, cela devrait suffire pour étayer l'idée de reformulation de la problématique. Seulement il ne s'agit pas uniquement d'une cerise mise sur le gâteau de la création de l'architecte. La raison qui le conduit dans ce processus est profonde, plus interne. Prenons la définition de l'architecte dans son usage commun :

Petit Larousse : «Architecte : Personne qui conçoit et réalise des édifices et en dirige l'exécution ».

Robert de Poche : «Architecte : Personne diplômée, dont le métier est de concevoir le plan d'un édifice et d'en diriger l'exécution».

On remarque d'une part qu'il y a une distinction entre conception et exécution et d'autre part, qu'il y a surtout, une neutralité d'approche ; « une personne qui conçoit des édifices ». Or la conception est un acte créatif, personnel, qui ne peut donc être totalement neutre. Il y a quelque chose qui motive, qui guide ; un référent qui fait autorité dans l'acte créatif. C'est ce que l'on nomme en anthropologie la « notion de tiers ». Cette notion signifie qu'une troisième personne, le tiers, par extension un principe, une valeur, une croyance, s'ajoute à une relation duelle, l'architecte et son client ou l'architecte face à une problématique et interfère dans la relation. Il faut également noter selon Jean-Pierre Lebrun et Elisabeth Volckrick « qu'il n'y a plus de grand Tiers, de grande référence. Ce qui est maintenant perçu et vécu, c'est précisément la pluralité irréductible des modèles culturels et de la nécessité de prendre en compte cette pluralité dans nos manières de vivre ensemble, donnant place aux singularités». Au 18^{ème} siècle, l'église était un grand Tiers. Par extrapolation et en architecture, on pourrait d'une certaine manière, reconnaître au fonctionnalisme de la période

moderniste, la qualité de grand Tiers (en architecture et à l'époque). Jean-Pierre Lebrun et Elisabeth Volckrick reconnaissent aujourd'hui une multiplicité de ce qui fait tiers ; c'est propre à un groupe ou même à un individu. En architecture chacun a une conception de son métier. Ainsi le tiers revêt des aspects différents : l'introduction de technologie permettant d'obtenir des résultats bio climatiques pour l'architecte Moreno Vacca⁸¹, des valeurs de démocratie, de partage et de participation pour V+⁸², le plaisir de faire et le plaisir d'apprendre dans le rapport de l'acte de bâtir à l'environnement pour l'architecte Isabelle Prignot, etc. Ce tiers aide l'architecte à faire ses choix et à prendre ses décisions mais lui permet surtout de valider son projet ; est-ce que ce projet est conforme ? Si le rôle de l'architecte est bien défini contractuellement par l'ordre des architectes ou même synthétiquement, par une définition d'un dictionnaire, le tiers contribue à définir le rôle moral de l'architecte : Quel rôle social je donne à ma pratique ?

Le sociologue Georg Simmel parle de « tiers invisible » : « la source des nécessités morales se place au-delà de l'opposition entre l'individu et la collectivité. (...) La libre conscience de l'homme qui agit, la raison de l'individu ne sont que leur vecteur, le lieu où elles sont à l'œuvre. Leur force impérative est issue d'elles-mêmes, de leur valeur intérieure, supra-personnelle,

81 : www.a2m.be

82 : www.vplus.org

d'une idéalité objective que nous devons reconnaître, que nous le voulions ou non, comme une vérité qui n'a pas besoin de se concrétiser dans une conscience pour être valable (...) mais en se réincarnant, comme par métempsychose, en une norme qui doit être remplie pour elle-même »⁸³.

Simmel va plus loin, il nous dit qu'il existe des motifs de l'action dont leur force impérative est issue d'eux-mêmes. Plus spécialement, ces motifs extérieurs aux individus et à la collectivité prennent la forme de normes. Le tiers selon Simmel prend une dimension toute particulière, il devient éthique de la pratique.

Donc ce tiers qui est introduit dans la pratique de l'architecte, l'emmène, par de fréquents aller-retour, vers un ailleurs qui le ralentit. C'est clairement ce tiers qui ralentit Jean Renaudie lorsqu'il dessine un ensemble de logements à Ivry. Premier temps : reformulation de la question : Il est appelé pour la réalisation de 80 logements sociaux et d'un centre commercial. Il dira à ce propos : « En ce qui concerne le centre commercial, ma première réaction a été la suivante : pourquoi faire un centre commercial ? Était-ce vraiment une solution pour le centre d'Ivry que de réaliser un grand parallélépipède, dans lequel on entre d'un côté, on sort de l'autre, et où seraient regroupés tous les programmes commerciaux nécessaires à cette zone ? Il me semblait plus intéressant d'essayer

83 : LITS Grégoire, *Tiers et objectivité sociale chez Georg Simmel*, Émulations, n°5, 2009.

de produire une solution architecturale dans laquelle, bien sûr, les programmes commerciaux seraient inclus, mais où ils seraient combinés avec tous les éléments constitutifs du centre-ville, c'est-à-dire des logements, des bureaux et des lieux de travail, des locaux pour artisans, des services administratifs »⁸⁴. Deuxième temps : La phase de conception : « Il ne peut y avoir de bonne solution dans la mesure où elle tient compte d'une certaine complexité, car les relations sociales en milieu urbain ne sont jamais simples, et jamais juxtaposées les unes aux autres ; elles s'interpénètrent et se superposent »⁸⁵. Il produira 80 logements tous différents avec une complexité de composition accrue par des murs d'angle à 45°. Perfectionniste autant que téméraire, il mettra quatre années pour concevoir ses plans.

C'est souvent le tiers qui retarde le fait de pouvoir faire simplement contrat. Mais ne serait-ce pas justement le rôle de l'architecte que de ralentir un peu ? Je trouve qu'il y a là, une cohérence avec le contrat donné à l'architecte, à savoir : que la « société » donne mission à l'architecte, en retour l'architecte donne à la société une vision qu'elle n'a pas le temps de voir (ou qu'elle ne prend pas le temps de voir). C'est comme cela que je (l'architecte) fais tiers. Cependant ne concluons pas trop vite. Je viens de l'évoquer, ce tiers est « lenteur » lorsqu'il fait prendre à l'architecte des chemins détournés pour répondre à la

84 : RENAUDIE Jean, *La logique de la complexité*, Carte Segrete, Rome, 1992

85 : Ibid.

commande. J'ai également laissé entendre que ce tiers peut revêtir des aspects différents et propres à la conception architecturale de chacun. Présenté ainsi, il y a un danger anarchique de la pratique que le tiers couvrirait et autoriserait. Il est donc urgent de préciser les limites autorisées de cette ternarité. Le tiers pour l'architecte, c'est ce qui n'est pas défini par la commande, quelque chose qui fait que le projet s'impose de lui-même, par lui-même, au sens d'une évidence. Elle « impose » un matériau, une expressivité, un rapport au lieu, au projet... L'architecture serait « dans sa capacité à faire oublier d'où elle vient – la commande – et ce qu'elle sert – l'usage – même exemplaire, dans sa capacité à permettre un regard ou un geste oblique, un détournement, un interstice, une échappée belle. En introduisant du jeu, elle permet à chacun d'exister en se décollant du réel des lois physiques et sociales. En ce sens l'architecture est indispensable car sans elle nous habiterions comme des fourmis »⁸⁶. Pour revenir à quelque chose de plus structurant, comme me le soulignait Bernard Deprez dans un échange de courriers⁸⁷, sinon « il serait rapidement impossible de faire de l'architecture (...) Quand le tiers disparaît, il ressurgit sous d'autres formes : pour l'architecte, le tiers est la notion de « bien commun » liée à l'aménagement, du territoire, de l'espace, etc... ».

Cette notion de « bien commun » est importante car si je sous-entends que chaque architecte a la liberté de ce qui

86 : DEPREZ Bernard, *Échappées belles, Batex Se Racontent*, IBGE, 23 mai 2012.

87 : Courriel échangé le 4 août 2012.

fait tiers pour lui ; ses choix, eux, doivent être soumis à la validité de ce qui fait tiers au sens de « bien commun ». Lorsque la société donne mission à l'architecte, en retour, l'architecte donne à la société. Pour Philippe Madec, le bien commun est indissociable de l'architecture : « Notre pensée de l'architecture est fondamentalement une pensée pour autrui. (...) Notre activité d'architecte est toujours un projet pour autrui »⁸⁸. Pourtant, l'histoire de l'architecture est remplie d'exemples où la volonté artistique de l'architecte est vantée. Une partie des magazines spécialisés actuels véhiculent une certaine architecture du « paraître », sorte de surenchère d'effets de manches esthétique-formelle. L'émulation entre nous, étudiants en architecture qui découvrons ces références, ne nous laisse d'ailleurs pas indifférents. On y parle pourtant d'« architecture ». On en revient à repenser la question : qu'est-ce que l'architecture ? Je me rends bien compte que mes propos touchent de près à la pratique de l'architecte et à l'éthique de cette pratique.

Si j'esquisse ici un début de réponse, cette question mériterait d'être débattue plus longuement⁸⁹, mais ce n'est pas l'objet de ce mémoire. Néanmoins, il me semble qu'une architecture dite « lente » ne peut se prévaloir du seul désir de l'architecte ou d'un commanditaire.

88 : MADEC Philippe, *Etre et faire pour autrui, de l'éthique et de l'architecture*, école d'architecture de Grenoble, séminaire 1995-96.

89 : pour aller plus loin je vous renvoie au texte écrit par Philippe Madec : La secrète connivence de l'architecture et de l'éthique, disponible sur son site : www.philippe-madec.eu

« On ne possède rien, jamais, qu'un peu de temps »

Eugène Guillevic
Exécutoire

Densification du temps

Je me suis intéressé au travail de Pierre Hebbelinck pour trois raisons : la première, pour son travail de réflexion autour des procédés de création. La deuxième, pour la réalisation du Manège de Mons en 2006. Pendant sept années, j'ai travaillé à la réalisation et à la mise en scène de spectacles. Aussi, c'est avec le double regard de l'architecte (encore étudiant, ma visite du Manège date de 2009) et du professionnel du spectacle que j'ai apprécié la proposition de l'Atelier d'Architecture Pierre Hebbelinck. J'ai aimé la justesse des espaces dédiés aux artistes et notamment, ceux « back stage ». Enfin, la troisième raison est plus intuitive : au vu de ce que je connaissais de sa pratique, j'étais persuadé que j'allais découvrir des arguments tangibles dans le sens de mon mémoire. Sur ce dernier point, ma découverte n'a pas été celle que j'escomptais.

Je rencontre Pierre Hebbelinck à son atelier, rue Fond Pirette, à Liège. Il est 19h, je lui présente le sujet de ma recherche. Attentif, il me laisse évoquer mes errances, mes

interrogations, mes suggestions, mon avis. Il me raconte ensuite sa fascination pour cette notion du « temps ». Une notion qu'il avait déjà abordée dans une série d'interview en 1996. Il m'avoue son impossibilité d'alors de pouvoir y répondre. Je filtre un intérêt pour la question que je soulève. Il me parle de photo, de peinture, de voyage, de cuisine, de philosophie. Nous échangeâmes ainsi pendant une heure autour d'un verre de vin. L'homme est érudit. Sa curiosité se traduit par un goût insatiable de recherche. Le débit de ses paroles révèle un praticien actif aux multiples casquettes. Une incroyable énergie s'en dégage que les nombreuses activités qu'il pratique ne semblent pouvoir tarir. J'ai parfois du mal à le suivre. Je pensais entendre des éléments qui justifieraient de « prendre le temps » dans un projet, je découvre un homme qui n'a presque pas une minute de répit !

A la fin de l'entretien, au moment où je m'apprête à le saluer pour prendre congé, il m'entraîne vers son lieu de travail, SON lieu de travail. Le couloir menant à l'entrée, sépare la pièce où nous nous trouvions de celles qu'il me fait découvrir. Pierre Hebbelinck me précède, de sorte qu'en passant la porte, je ne perçois pas de suite la lumière de la pièce. Marque inconsciente de déférence face à ce lieu de créativité ou présence d'un plafond bas (je peux le toucher avec la main), j'ai le souvenir d'avoir eu l'envie de baisser la tête au moment d'y pénétrer. Une table en « U », adossée aux murs, fait le tour de la pièce. Des croquis, des maquettes jonchent le plan de travail. Un ordinateur, allumé, complète l'encombrement. Une deuxième

pièce en enfilade jouxte cet espace. Le plafond de celle ci est normal. Une table d'architecte, en position haute, trône en son centre. A l'angle de la table, côté fenêtre, une colonne métallique supporte un bras articulé, terminé par un plateau tournant. Il permet d'orienter dans toutes les directions, la dernière maquette du projet en cours. Au mur, des croquis, encore, et des photos de « conférence humaine »⁹⁰.

«Lorsque je décide de travailler sur un projet» me dit-il, principalement lors des phases de conception, « je ferme cette porte (NDLR : l'unique accès au reste de l'atelier), je coupe le téléphone et je mets ceci sur l'écran de mon ordinateur ». Ce « ceci » est une plaque de carton de la taille de l'écran avec trois fenêtres en reliefs, telles les ouvertures de la chapelle de Ronchamp. De sorte qu'il est impossible de lire l'écran, même allumé⁹¹.

Cette vision de son lieu de travail et cette anecdote furent une révélation. La lenteur ne veut pas forcément dire être lent ! En une fraction de seconde, je viens de saisir ce qui fait « lenteur » dans la pratique de Pierre Hebbelinck. Alors que je revendiquais la possibilité d'étaler sur la durée, le temps consacré à un projet, mais sans changer le reste de mes tâches, Pierre Hebbelinck se coupe des éléments perturbateurs pour ne se concentrer

90 : Pierre Hebbelinck est un passionné de photo. La maison d'édition Fourre-Tout est intégrée à l'Atelier d'architecture et édite, entre autre, le travail de jeunes photographes.

91 : NDLR : dans son optimisation du temps, couvrir l'écran plutôt que de l'éteindre n'est-il pas une manière d'en gagner encore ; enlever le couvre-écran n'est-il pas plus rapide que de rallumer un ordinateur !

que sur le projet et lui seul. Une manière de densifier le temps de réflexion. Daniel Dutrieux⁹² dira à son propos : «Je crois que Pierre est capable de rester en apnée durant des heures pour apporter de l'air à son architecture»⁹³. La métaphore est intéressante : être en apnée n'est pas une pratique aisée pour le novice. Les professionnels, pour arriver à retenir leur respiration plusieurs minutes, ralentissent leur rythme cardiaque. Il y a dans cette métaphore, une suspension du temps...

«Choisir son temps c'est l'épargner» écrivait Francis Bacon dans ses *Essais*. C'est en sachant exactement ce qu'il veut et en décidant des moyens précis pour l'obtenir, que Pierre Hebbelinck atteint ses objectifs. Le travail sur le manège de Mons est en cela explicite. Il avait cinq mois et demi pour répondre à la commande dans les moindres détails. On peut penser que pour un projet de cette envergure, le délai soit court ; et imaginer que chaque étape du projet soit proportionnellement réduite. Pour Pierre Hebbelinck, il n'en est rien. Les contraintes du temps et du budget⁹⁴ font partie du projet lui-même. Elles sont prises en compte sans que cela soit au dépend du travail en amont.

« Pour chaque projet, on se documente, on se renseigne, on s'imprègne, on visite des projets similaires. On se

92 : Daniel Dutrieux est un plasticien, sculpteur et artiste-peintre belge, ami de Pierre Hebbelinck.

93 : « *Venise 1996, Vie Biennale Internationale d'Architecture, Pierre Hebbelinck* », Communauté Française de Belgique, Bruxelles, 1996, p91.

94 : Pierre Hebbelinck affirme que l'argent est un des matériaux de l'architecture, *Ibid*

documente d'ailleurs sans doute beaucoup trop. Et on discute. Ce travail permet de constituer une part objective partageable. On analyse, on débat, on argumente »⁹⁵.

Ce travail est essentiel pour comprendre la problématique d'un projet. Essentiel également pour mettre en place un processus adapté, une méthodologie qui tienne compte des contraintes temporelles et financières. Le fait de ne pas toucher à un élément fondamental du process de conception (ici, le travail de recherche en amont), alors que des délais courts conduiraient au contraire à grignoter sur le temps qui lui est consacré, fait partie d'une manière de travailler, d'une organisation du travail selon Pierre Hebbelinck, mais est aussi, une forme de ralentissement. Il y a une étape qui emploie le temps nécessaire à sa bonne réalisation. Puis une méthodologie se met en place pour organiser efficacement, dans les contraintes connues, le reste du projet.

Cette formidable organisation, cet appétit d'interrogation qui nourrit le travail de Pierre Hebbelinck accouche d'une autre forme de lenteur ; L'anti-lenteur serait de ne travailler que ce dont on a besoin, à flux tendu. Or il y a dans son atelier, une partie laboratoire qui teste des process, des matériaux. Ainsi, après une livraison, le travail d'investigation se poursuit. Le laboratoire décortique toutes les possibilités que les matériaux ou mises en œuvres utilisés auraient pu apporter, ce qui n'est pas sans rappeler l'attachement à l'expérimentation de Wang Shu

95 : DASSONVILLE Chantal, COHEN Maurizio, *Le Manège.Mons*, Architectures publiques volume 6.

(voir chapitre sur le slow build). Ce travail à priori inutile vient nourrir les projets futurs⁹⁶. C'est ainsi que pour des commandes où la contrainte de délai est très forte, un certain nombre de questions a déjà été abordé. Grâce à ce travail de questionnement très en amont, il peut aller très loin dans le traitement d'une problématique. Ce qui aurait été impossible à traiter aussi efficacement s'il avait fallu le faire à l'intérieur du processus d'une commande. Pour paraphraser Rousseau, il gagne ainsi du temps à en perdre⁹⁷.

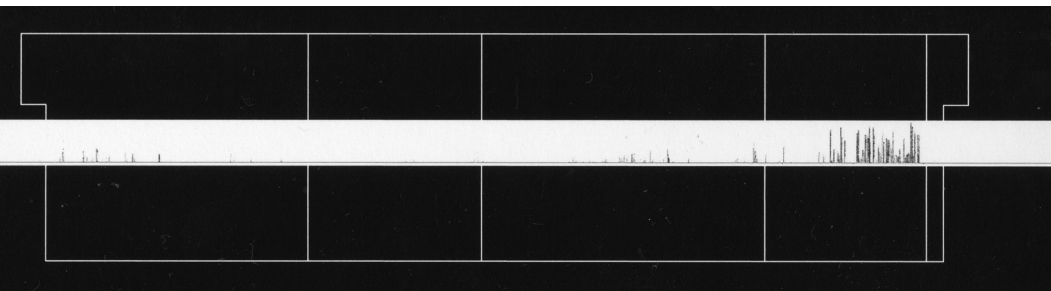
Nous venons de découvrir que la lenteur pouvait revêtir deux aspects :

- Maximiser le temps consacré à un projet en se préservant de toute perturbation. Il y a densification du temps de réflexion
- Permettre l'exploration de problématiques architecturales par un traitement en amont.

Propos recueillis à son atelier, à Liège, le 28 juin 2012

96 : Pierre De Witt, architecte-administrateur de l'atelier Pierre Hebbelinck dira : « cette question de la matière pourrait être réduite à : jusqu'où peut-on tailler un diamant sans qu'il ne disparaisse ? » *ibid.*

97 : La véritable citation est : « Il faut savoir perdre du temps pour en gagner », Rousseau dans *Education*.



Mario Garzaniti

Le contrat

ligne du temps 1999-2012*

impression digitale sur papier, 1720 x61 cm

installation au placard à balais, 2012

commissaire : Carl Havelange

*cette ligne représente douze années de production de documents pour la maison Dineur. Fait à partir d'un logiciel (timeline) qui référence plans, croquis, écrits, mails échangés. La concentration de production à la fin, correspond aux deux années de la construction.

Contrainte de temps

Le travail de l'architecte, pour l'essentiel est un travail qui répond à des commandes. La notion de délai est donc omniprésente et elle est souvent contractuelle. Quand bien même elle ne le serait pas, la contrainte de temps reste présente ne serait-ce que pour satisfaire l'attente (du prestataire).

L'image peut-être un peu naïve d'une pratique qui m'attend est celle de promoteurs réclamant des plans à un architecte avec des délais très courts, lui imposant des prises de décision rapides. Mon expérience, est celle acquise dans l'atelier de projet de mon école d'architecture. Ces projets s'étalent sur une période entre huit semaines pour les plus courts et de quatre à huit mois pour les plus longs. Le rendu qui m'était demandé est celui d'un avant-projet professionnel. Même pour huit semaines, c'est un délai confortable. L'étudiant a tout le loisir d'explorer de nombreux champs d'investigation : historique, formel, typologique, anthropologique, etc. Certes j'évolue dans un système pédagogique mais cela me fait prendre con-

science de la qualité que cette situation m'offre.

L'image un peu noircie d'une pratique qui m'attend aurait tendance à vouloir me faire préserver cette condition de travail. Nous venons de voir que certains, comme Pierre Hebbelinck, considèrent la contrainte temporelle comme faisant partie intégrante du projet. Elle le nourrit même et de toute façon, ils s'adaptent. D'autres, comme Pierre Thibault, la refusent. Il ira jusqu'à dire qu'une « maison en harmonie avec la nature, vit avec les saisons, et donc, que sa conception aussi ». Sous-entendu, qu'il faut ressentir le lieu dans lequel va être érigée la maison pendant quatre saisons, avant de la concevoir. Une autre raison évoquée, moins poétique, m'a été rapportée un jour que j'étais dans la voiture de Pierre Thibault⁹⁸. Ce jour là, je l'accompagnais sur une visite de chantier. Quelques jours plus tôt, il m'avait confié la mission de développer un avant projet. Nous confrontions régulièrement nos idées, mais devant l'absence de « dead line »⁹⁹, je m'enquiers auprès de lui pour savoir pourquoi il ne m'impose aucune échéance ? Sa réponse est la suivante : « Si tu étais mon architecte, tu travaillerais certainement en parallèle sur un autre projet. Mais je ne t'imposerai jamais une date pour me remettre tes idées. Sinon que vas-tu faire ? Bâcler le travail ou pire, copier quelque chose que tu as déjà vu ! Non, un projet est unique et doit le rester. Ta proposition doit l'être de même. L'idée doit s'imposer à toi. ».

98 : En avril, mai et juin 2011, j'ai effectué mon stage de master au Québec, chez Pierre Thibault. www.pthibault.com

99 : « Dead line » : date butoir.

Pierre Thibault est connu autant pour la sensibilité de ses propositions que pour sa manière de travailler. Ses clients l'acceptent et pensent que c'est un moyen nécessaire d'y parvenir.

Pourtant, si cette absence de pression peut sembler confortable, elle n'est pas sans risque. L'exemple par excellence de la conception lente pourrait être la maison Dineur à Bousval de Mario Garzaniti¹⁰⁰. Le projet débute en 1999. Il est abandonné plusieurs fois, et autant de fois repris. De gré à gré, il intègre de multiples changements. Il s'adapte, se modifie, se métamorphose, et devient ainsi ce qu'il est, au terme d'une conception qui aura duré douze années. L'échelle du temps (voir page 104) met en exergue l'extrême lenteur de la conception. Un tel étirement n'est pas sans conséquence : en dix ans, l'architecture évolue, la crise de l'énergie amène une prise de conscience écologique dans la manière de construire, les souhaits des commanditaires, eux-mêmes, se transforment en même temps que la famille s'agrandit. Ce qui fera dire à Mario Garzaniti que «le temps est quasiment dans ce projet l'un des matériaux de construction» !¹⁰¹

Lorsque Mario Garzaniti reçoit cette commande, il obtient carte blanche. Une chance qui se transforme en cauchemar. Petit à petit il délaisse ses autres projets pour ne se consacrer qu'à celui-ci. Cela tourne à l'obsession jusqu'à en être malheureux de ne pas y arriver. Ses clients

100 : Cette maison commencée en 1999 et terminée en 2012 est située dans un bois à Bousval près de Genappe, Belgique.

101 : propos recueillis chez lui, à Liège, le 28 juin 2012.

aiment ses multiples propositions mais lui n'est pas satisfait ; « Je cherchais l'absolu » dit-il. « Je doute énormément. Je questionne sans cesse mon travail et explore des tas d'hypothèses, variante après variante ». Face à une absence d'échéance c'est « comme un tonneau troué qu'on peu remplir sans fin »¹⁰².

Ce qui permet de concrétiser, c'est une échéance. Elle permet de fixer les choses à un état d'avancement. Une manière de faire un bilan, une pause avant de reprendre. Mario Garzaniti me confie que la rapidité est préférable à la lenteur, indépendamment de ce que l'une ou l'autre des attitudes a d'influence sur le projet. C'est une question de personnalité ; si son travail est plus long que d'autres architectes, c'est qu'il a besoin de tester, de vérifier quantité d'hypothèses. Il préférera le terme, « prendre le temps nécessaire » à celui de « lenteur » trop négatif. La lenteur est ici préjudiciable¹⁰³. Elle ne doit pas se soustraire à une efficacité¹⁰⁴.

Il est intéressant de mettre cet exemple en parallèle avec un autre projet de Mario Garzaniti réalisé en 2003.

102 : *Ibid*

103 : Préjudiciable au sens de non efficace. Le permis de bâtir a été obtenu deux ans après le début du projet. Maître d'ouvrage et architecte aimaient tous deux la proposition faite. La maison aurait donc pu être construite et elle n'aurait pas eu droit de citation aujourd'hui dans mon exemple. La lenteur est ce qui a repoussé sa réalisation. Cependant, grâce à cette lenteur, elle a pris une toute autre dimension ; elle a acquis une poésie du temps qui passe qui fera dire à Mario Garzaniti que le temps est l'un des matériaux de construction. « La forme est celle d'une histoire, d'un processus, et non d'un concept ». Donc préjudiciable oui, mais cela dépend du point de vue dans lequel on se place.

104 : Au même titre que la redéfinition de la question par l'architecte doit apporter un plus, la lenteur aussi.

Il s'agit d'un immeuble d'angle tout en acier Corten, place Liedts à Schaerbeek. Ce projet répondait à un concours (donc avec une échéance) et a été réalisé (l'esquisse d'avant-projet) en un week-end. Voilà une situation qui rend Mario Garzaniti perplexe. Nous sommes très loin de sa manière de fonctionner. Je crois que paradoxalement, l'échéance très courte enlève toute pression. La perception des délais de réflexion qui sont à disposition, impose une attitude d'efficacité au créateur. « Quand je fais quelque chose de complexe j'ai besoin de temps, pour ce projet je suis allé à quelque chose de très simple »¹⁰⁵. L'échéance lui impose une méthode de travail pour proposer quelque chose rapidement. « Ce qui a fait que je suis allé vite, c'est que presque instantanément, je savais ce que j'allais dire »¹⁰⁶. Je comprends alors l'attitude de Pierre Hebbelinck face à une échéance : « elle fait partie du projet, je m'y adapte en adaptant le processus de création ». La lenteur ou la rapidité n'est pas une condition à la qualité d'un projet. La lenteur est ailleurs.

105 : propos recueillis chez lui, à Liège, le 28 juin 2012.

106 : Son propos architectural est un « hymne à la différence » inspiré à la fois par les habitants du quartier et par l'architecture des façades voisines.

Olivier Dufond : « Vous dites que votre proposition pour cet immeuble à Schaerbeek vient d'une évidence. La proposition aurait-elle été la même si vous aviez eu plus de temps ? »

Mario Garzaniti : « Je ne crois pas que je serai arrivé au même résultat et ça me laisse perplexe. La lenteur est ailleurs. Il faut être habité. La lenteur, c'est être dans ce qu'on fait, être présent dans l'instant »¹⁰⁷.

107 : propos recueillis chez lui, à Liège, le 28 juin 2012.

Etre dans l'instant

Cette phrase de Mario Garzaniti qui conclut notre entretien, est porteuse d'un certain nombre d'informations. Il y a de la force dans une définition où la lenteur ne se mesure pas en temps mais en accomplissement. « La lenteur, c'est être dans ce qu'on fait ». Si la lenteur est pour Mario Garzaniti un élément subi, elle lui permet néanmoins d'être dans ce qu'il fait. Si la contrainte de temps dans le projet-concours à Schaerbeek lui a fait rendre une proposition rapidement (je rappelle que cela reste une exception dans la carrière de Mario Garzaniti), il ne faut pas en tirer de conclusions trop hâtives et croire qu'il suffit d'établir une « dead line » pour obtenir une proposition correcte. Ce qu'il faut retenir ici, c'est la deuxième partie de sa définition : « La lenteur c'est (...) être présent dans l'instant ». Ce n'est pas sans rappeler, dans une certaine mesure, la mise en isolement de Pierre Hebbelinck pour faciliter sa concentration ; « La lenteur, c'est être dans ce qu'on fait » en échappant au temps du reste, qui n'est pas utile à l'action. C'est la force de la concentration ; tout

entier à sa tâche, le temps est suspendu, on évolue dans « une bulle », la valeur du temps qui passe n'a plus de temporalité.

Attardons nous maintenant sur cet « instant » ainsi mis en lumière. L'instant dont parle Mario Garzaniti, c'est ce moment où l'architecte fait corps avec l'action, avec le projet. C'est le moment où il est « dans » l'instant, où il vit l'instant au sens de « carpe diem »¹⁰⁸. Cet instant, certains cherchent à le prolonger en s'affranchissant de la contrainte temporelle. Cela consiste à différer dans le temps l'achèvement d'une action. Je pense au Palais idéal de Joseph Ferdinand Cheval à Hauterives. Pour la petite histoire, ce facteur faisait des petits tas de pierres sur le bord des routes pendant ses tournées qu'il venait chercher le soir avec une brouette. Ces pierres servaient ensuite à la construction de son édifice¹⁰⁹ et cela dura 33 ans. L'objectif ici n'est pas dans l'aboutissement mais dans l'acte. Il dira à ce propos : « C'est la manière de faire qui procure du plaisir »¹¹⁰.

Cela soulève pour moi deux réflexions. La première est une notion que je n'ai pas encore évoquée mais qui est

108 : « Carpe diem » : Profite de l'instant présent. La formule latine complète est "Carpe diem quam minimum credula postero" qu'on peut traduire par "Cueille le jour et sois la moins curieuse possible de l'avenir". C'est le poète latin Horace qui l'a écrite à la fin d'un poème. Il veut persuader Leuconoë, jeune fille qui souhaite vivre longtemps, que c'est le présent qui est important et que, même s'il est très probable qu'il lui reste encore de nombreuses années à vivre, elle doit pleinement profiter du présent.

109 : La construction débute en 1879 pour se terminer en 1912. Il construit ensuite de 1914 à 1922 son tombeau au cimetière municipal. Il décède le 19 août 1924. Le Palais idéal est classé au titre des monuments historiques en 1969.

110 : CHAZAUD Pierre, *Le Facteur Cheval, un rêve de pierre*, le Dauphiné, Collection les patrimoines, mars 2008.

présente dans les revendications des mouvements slow décrits au début du mémoire : la notion de plaisir. Dans leur leitmotiv d'une pratique alternative, la recherche du plaisir figure en bonne place. D'une part parce que c'est une requête légitime qui réclame une oreille attentive, d'autre part cela sous-entend qu'une personne qui prendra plaisir pendant la pratique de son activité sera moins dans la recherche de son achèvement, donc moins encline à vouloir accélérer le processus. Ce qui me renvoie à ma deuxième réflexion, qui concerne l'acte en soi : vivre l'acte pour l'acte et non pour sa finalité. Le cas du facteur Cheval est extrême et sans être pour autant catégorique ; il y a là, une réalité révélée qu'il faut appréhender à sa juste valeur. Le métier de l'architecte est composé d'une foultitude de tâches. Vouloir les accélérer ou s'affranchir de certaines, revient à faire fi de ce qu'elles sont en tant que telles et à nier ce qu'elles peuvent apporter comme satisfaction ou valeur. J'appelle cela « être dans la projection » qui fait opposition à « être dans l'instant ». Une anecdote traduit assez bien cette différence d'approche. Elle m'a été rapportée par Denis Delpire. Nous sommes en train de discuter du Forem qu'il a construit à Marche¹¹¹. Un édifice composé d'une agora circulaire centrale et de plusieurs bâtiments, plus petits, qui viennent rayonner autour d'elle. Denis Delpire me raconte qu'il reçoit un jour, un appel téléphonique d'un architecte très connu sur

111 : Forem de Marche, 2008, www.delpire.jimdo.com
Propos recueillis pendant une interview à Havré les 16 et 17 juin 2012.

la place de Bruxelles, qui ayant appris que c'était lui qui avait conçu ce bâtiment, le contacte pour le féliciter et lui dire qu'il « s'était même arrêté » pour le visiter. Mais qu'il avait constaté qu'au niveau du chantier, ce n'était pas parfait. Denis Delpire reconnaît : « C'est vrai, je me souviens mais le chantier était plutôt sympa ». Ce à quoi cet architecte lui répond : « Un chantier ce n'est pas fait pour être sympa, c'est fait pour être efficace ! »

Ce bureau est dans la projection. La partie « exécution » des tâches de l'architecte, est un passage obligé pour lequel il convient avant tout, d'éviter les problèmes, une mise en copie conforme. Pour ces bureaux qui conçoivent tout en agence, cela se traduit souvent par l'élaboration de cahier des charges ultra précis sensé tout contrôler ce qui se passe en chantier. Un chantier qui n'a plus qu'à obéir (position utopique qui sert d'avantage à se protéger juridiquement). L'architecte est prescripteur-vérificateur. Le délai nécessaire à la réalisation des travaux devient alors un temps d'attente. L'action qui s'y déroule n'a dès lors, un intérêt qu'en termes comptables, qu'il convient de réduire. Ce qui se passe pendant, ne l'intéresse pas, seule la réception du chantier compte (seule la « date » de réception du chantier devrais-je préciser). Une rencontre avec cet architecte aurait été intéressante pour voir ce qui fait « lenteur » pour lui.

Quant à l'attitude d'« être dans l'instant », elle se trouve dans la réponse de Denis Delpire à ma question de savoir ce qu'il trouvait de « sympa » dans le chantier ? Il faut noter que le Forem de Marche présente la particularité

d'avoir des murs arrondis et des plafonds inclinés, donc un chantier atypique pour les ouvriers. D'abord gentiment taquiné pour son architecture, Denis Delpire passe du temps avec les différents corps de métier pour expliquer ce qu'il veut. Ensemble, ils cherchent la meilleure mise en œuvre. Face aux difficultés, les ouvriers ont trouvé une émulation et une satisfaction à réaliser ce bâtiment. Denis Delpire me confiait : «Un cahier des charges ne suffit pas, Il y a un accompagnement particulier, fait d'échanges, c'est un travail d'équipe ! ». Il ajoutera : «C'est ce que j'ai aimé dans le chantier ». L'architecte est ici accompagnateur. Il y a de la lenteur dans la pratique de Denis Delpire et cette lenteur est pourvoyeuse de lien professionnel et social. C'est dans le temps passé à rechercher les mises en œuvre les plus adéquates, dans l'échange des savoir-faire, dans ces instants de rapport « humain », que la dimension sociale se fait. « Les longs entretiens avec les artisans, qui accompagnaient le développement (...) de l'architecture de Scarpa, témoignent de cet échange de connaissances »¹¹². Pour Scarpa, l'échange se fera beaucoup autour du dessin. Sur un chantier, l'échange entre le concepteur (l'architecte) et l'exécutant (l'ouvrier), donc la transmission, se fait souvent par l'intermédiaire du cahier des charges. Isabelle Prignot me confiait qu'elle préférerait utiliser le croquis pour transmettre ses informations sur chantier. S'il y a un ralentissement au départ (c'est une action «en plus»), il y a gain de temps à l'arrivée, en

112 :LOS Sergio, Carlo Scarpa, Taschen,Köln, 2002, p19.

«compréhension». En dehors de ces considérations temporelles, c'est surtout de l'humain qui s'ajoute à la relation. En cela, la pratique de l'architecture rejoint ce qui fait consensus dans les mouvements slow : avoir une pratique plus humaine. L'échange de connaissances, la valorisation du travail, le plaisir d'exécution autour de l'objet architectural renvoient à la description de l'artisanat au sens noble. L'artisan assure en général, la maîtrise de tous les stades de sa production. Cela demande une gestion responsable et un savoir faire particulier, un savoir-faire qu'il transmet d'ailleurs à un apprenti, qu'il forme. Pour reprendre Mario Garzaniti, il doit «être dans l'instant », à chaque étape. J'aime cette idée d'architecte-artisan où le rapport au temps est défini par le projet. Lorsque Wang Shu construit le musée d'histoire à Ningbo (2008), il révèle des savoir-faire qui tendent à disparaître : le parement qui recouvre tout le bâtiment est fait de tuiles, de briques, de morceaux de pierre empilés avec une rectitude impressionnante. Wang Shu avoue : « en Chine, il est encore facile de trouver une centaine d'hommes qui vont posséder toute la dextérité, la patience et la rapidité pour réaliser des travaux d'une précision et d'une qualité extraordinaires »¹¹³. Mais c'est en les guidant dans l'exécution des travaux qu'ils ne pensaient pas maîtriser, que ce parement a pu être réalisé. «Ces savoirs existent encore, mais si personne ne les utilise, je ne suis pas certain qu'ils perdurent encore longtemps ». Il y a dans la relation de l'architecte

113 : AMC n°214

avec les différents intervenants, une reconnaissance et une valorisation du travail.

On ne retrouve pas seulement l'idée de lenteur, mais aussi celle du déplacement : pour accomplir une tâche, il y a un parcours à faire, un cheminement qui me fait penser à ce film de David Lynch, une histoire vraie d'après la véritable histoire d'Alvin Straight. Cette histoire simple, tournée sans ses habituels effets de style, raconte l'histoire de la traversée d'une partie de l'Amérique, par un vieillard chevauchant sa tondeuse à gazon (la version petit tracteur). L'homme a un but, parcourir les 600km qui le séparent de son frère pour se réconcilier avec lui avant que l'un ou l'autre ne meure. Mais ce qui compte en fait, c'est le voyage et les rencontres que cela permet. Sur le chemin de la livraison d'un bâtiment, le travail de l'architecte est un voyage fait d'étapes et de rencontres avec des acteurs de la construction. Parcourir ce chemin trop rapidement, c'est se priver de ce que peut apporter le voyage. Dans cette ligne de conduite, les cabanes de chantier de Patrick Bouchain sont des lieux de ralentissement où passants et acteurs de la construction se rencontrent, transmettent et échangent. Cette ouverture au public se fait plus large encore, lors de chantiers participatifs. La pratique du métier y est fortement ralentie de par la mise en place de consultations multiples qui impliquent les participants aux prises de décisions affectant la communauté. La participation a sa place dans mon propos car l'architecte a un rôle d'accompagnateur : il informe, il sensibilise et transmet même du savoir-faire selon que

la participation est plus ou moins collaborative (je pense notamment à l'autoconstruction). En outre, la participation a une valeur éducative, puisqu'elle donne la possibilité à chaque individu de réfléchir sur une architecture pourvoyeuse d'espace à habiter d'une part et sur leur propre projection d'un mode de vivre d'autre part. L'éducation devient responsabilisation. L'enjeu devient également politique et ouvre à de nouveaux paradigmes. Je pense à une forme de participation plus grande qui se trouve dans le discours de ceux qui veulent « ralentir la ville »¹¹⁴...

114 : voir chapitre suivant.

« Ralentir c'est donner à l'étirement du temps et de l'espace une valeur supérieure à toute autre valeur acquise par la contraction de l'espace et du temps »

Gilles Clément

Ralentir la ville¹¹⁵

Dans la lignée de la philosophie du « slow Food », s'est développée depuis 1999 la philosophie des villes lentes ou « Cittaslow »¹¹⁶, élargissant le concept de qualité alimentaire locale au concept de qualité de vie globale. Citons également le mouvement des « Villes en transition »¹¹⁷, inventé en 2006 par Rob Hopkins qui concerne plus de 250 villes dans une quinzaine de pays. Le cadre du mémoire ne me permet pas de développer ici les actions de chacun. Néanmoins, pour rester dans le sujet, ils appellent tous à une forme de lenteur. L'objectif affiché : plus de bien-être pour une meilleure qualité de vie.

Ralentir la ville signifie réduire les circuits de distribution en développant une économie et une agro alimentation locale ; transformer le rapport marchand en rapport interpersonnel, mettre en valeur l'environnement et le

115 : Titre emprunté au livre de Paul Aries, *Ralentir la ville.... Pour une ville solidaire*, Golias, Villeurbanne, 2010.

116 : www.cittaslow.net 140 villes dans une vingtaine de pays

117 : www.villesentransition.net voir également la Charte de Leipzig, pour le développement durable des villes européennes.

patrimoine culturel et immobilier en s'inscrivant dans un développement durable. Ralentir la ville signifie aussi, ralentir le quartier, ralentir la rue : lieu de vie, d'échanges, de rencontres et de socialisation : l'agora par excellence. La rue est donc un espace à reconquérir...pour l'habitant-piéton. Cela signifie transformer une rue, un quartier, une ville rythmée par la voiture, par le mouvement plus lent, du piéton. Dans une société qui se pilote depuis son domicile (télétravail, commande par internet, livraison à domicile, visioconférence...), la reconquête de l'espace public (y recréer des lieux de pause), est primordiale pour permettre et favoriser l'urbanité et le lien social.

« Ouvrons le débat, pour la reconquête des espaces publics d'échanges conviviaux, dans un urbanisme à l'échelle humaine, libéré de l'expansionnisme vibrant des tenants de la ville rapide »¹¹⁸.

La réflexion portée par ces mouvements tente de répondre à la question qu'Henri Lefebvre publie en 1976 (déjà !) dans la revue *Espaces et Sociétés* dans un article intitulé « La ville et l'urbain » : « Vers quoi allons-nous ? »¹¹⁹. Pour se faire, il faut : penser global (dans le sens où il faut réfléchir à la ville dans son entièreté ; il ne sert à rien de construire un éco-quartier si dans le même temps on développe à côté une zone commerciale) et dans un

118 : LEVRAUD Catherine, *op.cit.*, p107.

119 : Moins d'une décennie après les émeutes de mai 68, la ville est marquée par l'urbanisme fonctionnaliste et la fin de la ville industrielle. On assiste à son éclatement en banlieues et périphéries. Une société urbaine est en formation à laquelle Henri Lefebvre, sociologue français, s'intéresse. Il espère y voir émerger un nouvel horizon plus favorable à l'homme. La question de son devenir et au cœur de nombre de ses livres.

avenir lointain. La question de savoir comment ralentir la ville est donc une question essentiellement politique. J'évoquais plus tôt la notion de participation à l'échelle de la ville car cette refonte d'un autre rythme de la vie sociale ne se fera pas sans l'implication d'une part, des acteurs locaux (élus, associations, commerçants...) et d'autre part, des « co-habitants ». Un programme d'information et d'éducation devra permettre la conscientisation de ces enjeux. Tout cela prend du temps, d'intégration et de maturation de la réflexion collective.

Au-delà du temps de mise en place d'une telle politique, au-delà du ralentissement du rythme de vie que cela entraîne, il y a en amont, un ralentissement délibéré : celui de l'intégration de tous les paramètres avant de prendre une décision.

«La tempête s’abattit aussi soudainement que si elle s’était tenue en embuscade. (...) Emoi. Changement de cap : « Au plus près du vent, s’éloigner de la glace ! » Va-t-on s’en sortir ? Prières rapides. (...) Les questions affluaient, toujours plus nombreuses, toujours plus pressantes. Franklin réfléchissait et ne répondait pas. Les paquets de mer que lâchait sur eux la tempête n’étaient pas de simples paquets de mer : ils contenaient des morceaux de glace aussi volumineux que des barcasses ; ils frappaient le bateau de plein fouet. Ce fut bientôt évident : ce serait pur miracle que le Trent en réchappât. Et John ne croyait pas aux miracles. C’était bon pour les enfants.

La situation était telle que même Beechey devint nerveux : avec un capitaine aussi lent, le navire allait sombrer corps et biens. Mais pourquoi donc Franklin restait-il aussi

calme ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien se figurer ? Pourquoi gardait-il le regard fixé sur la côte ? Qu'y cherchait-il avec sa lunette ?

« Là ! cria John. C'est là qu'il nous faut pénétrer, Mr Beechey ! »

Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Pénétrer dans la banquise ? Volontairement ?

« C'est ça ! Exactement ça ! » John saisit Beechey par les épaules et ne le lâcha plus : « La logique ! hurla-t-il dans la tempête. La logique ! Au milieu de la glace solide, nous serons en sécurité. C'est la seule issue ! »

Un chenal, en effet, s'ouvrait bien en cet endroit, un fjord à peine plus large que le bateau. C'était ce fjord que le commandant avait aperçu ».

Extrait du roman de Sten Nadolny,
La découverte de la lenteur, Grasset, Paris, 2008, p264.

Prendre le temps

John Franklin fut l'un des plus grands navigateurs de la marine britannique du 19^{ème} siècle. Il souffrait d'un « étrange » défaut : une extrême lenteur. Cette « tare » le prédisposa plus que quiconque à la réflexion et à l'observation.

Prendre le temps : s'autoriser la possibilité d'avoir à sa connaissance l'ensemble des paramètres d'une situation, permettre à chacun d'eux de se confronter à l'existence des autres, appréhender leurs conséquences par anticipation, avoir une vision globale et analyser pour enfin décider. Ce processus rendu possible par le report de la décision a permis à John Franklin de prendre la bonne décision. Analyser, anticiper, se projeter par l'analyse, dans les conséquences de décisions éventuelles, anticiper leur pertinence pour ne retenir que celle optimale, celle qui, par l'esprit et la réflexion aura retenue l'attention, c'est du temps consommé oui mais capitalisé sur la perte de temps qu'une mauvaise décision (sous-entendue ici, hâ-

tive) aurait engendrée. Il faut donc avoir un certain recul avant de prendre une décision. « Prendre le temps indispensable pour laisser à la pensée son ouvrage, afin de voir en vérité et de comprendre avant d'agir »¹²⁰. Certaines décisions urbaines semblent céder aux solutions de facilités et/ou d'une vision à court terme. En 1985, Nantes est la première ville française à se doter d'un tramway nouvelle génération. Suite au succès médiatique couplé à une présence régulière sur le podium des villes les plus agréables à vivre en France et à une volonté du gouvernement, l'équipement des villes en tramway s'est développé. Philippe Madec s'interroge sur le bien fondé d'un tel investissement : « Le coût de construction d'un kilomètre de tramway est supérieur à vingt-cinq millions d'euros, entre vingt-cinq et trente, le kilomètre. C'est trois fois supérieur au prix d'un espace pour Busway, et c'est plus irrémédiable, beaucoup plus cher à la déconstruction. Pour 25 millions d'euros, combien de logements peut-on construire ? 300 logements BBC de 70m² ! »¹²¹. Il ne s'agit pas de remettre en question, en trois lignes, toute une politique urbaine, mais bien de pointer du doigt l'éventualité d'un copier-coller d'une ville à l'autre et qui tendrait vers une uniformisation des politiques des villes. Cette reproduction d'un mode de transport apparaît comme une solution miracle, tout le monde veut son réseau de tramway. Cette nouvelle mode me fait soupçonner ce que j'appelle le

120 : Philippe Madec, « ralentir la ville », conférence donnée à La Sucrière, à Lyon le 26 mai 2010, dans le cadre de l'exposition des travaux de Luc Schuiten « Les villes végétales ».

121 : *Ibid*

« syndrome de l'enfant gâté » : je veux comme mon voisin. C'est ce qui se produit, il me semble, avec Bilbao ! Le succès marketing d'une ville à travers ses bâtiments a inspiré, plus ou moins intelligemment, certaines villes à vouloir s'équiper à leur tour d'un musée, d'une tour signal, d'une promenade, d'un mémorial etc... mais à chaque fois signé d'un grand nom de l'architecture, architecte-star par excellence. Indépendamment de la qualité du bâtiment, l'architecture devient un outil de communication. On peut s'interroger sur la pertinence de certains choix (Gare des Guillemins à Liège ou l'actuel plan de développement urbain de la ville de Marseille : Euroméditerranée) et sur la présence ou non d'un retrait nécessaire, d'une concertation ou de la prise en compte de facteurs autres que la mise sous lumière de bâtiments remarquables et remarquables qui n'ont de but que la visibilité d'une ville.

La répétition systématique de politiques est un raccourci décisionnel qui empêche un territoire d'exister en tant que lui-même. Lorsque la municipalité de Hangzhou en Chine engage une réflexion sur le devenir de la rue impériale, autrefois (il y a 30 ans) la plus occupée, la plus commerçante, la plus vivante, elle veut raser tous les bâtiments pour élargir la rue et en faire un boulevard où les voitures peuvent circuler. Même les habitants qui allaient être délogés voulaient que tout soit démoli pour satisfaire à l'envie générale de « modernité » avec des bâtiments neufs. Un jour, Wang Shu a été invité à participer à une réunion sur le projet comme intervenant extérieur. « J'ai trouvé le projet mauvais et inintéressant. Je l'ai dit. Une

semaine après, on est venu me trouver pour me proposer le projet » (NDLR : sous-entendu, reprendre à son compte le projet). Wang Shu accepte et pendant deux ans travaille dessus avec des étudiants. « Nous voulions absolument réfléchir et montrer comment on pouvait penser l'ancien et le nouveau comme un tout harmonieux. Cela passait par un rétrécissement de la rue, pour en faire une rue agréable et piétonne »¹²². Voilà l'issue d'un projet qui ferait plaisir aux défenseurs d'une ville lente. Il illustre la nécessité de prendre le temps de la décision. En outre cela témoigne de ce que j'avais évoqué il y a quelques chapitres, la capacité de l'architecte à redéployer la question qui lui est posée. J'oppose ici une politique globale (vitesse, uniformisation des villes) à une réflexion globale (lenteur) Dans une autre mesure mais dans le même esprit, cela concerne l'approche du projet par l'architecte. Sa connaissance lui permet d'avoir une approche plurielle et globalisée. C'est ce qui lui permet de répondre en toute justesse (!) à une commande.

« L'architecture ne peut pas se penser aujourd'hui sans la ville, ni la ville sans ses habitants. L'architecture doit donc convoquer à son chevet non seulement la technique et le design, mais également l'urbanisme, la sociologie, la psychologie, l'histoire voire la mythologie, la culture, la démographie, l'économie, l'écologie »¹²³

122 : AMC n°213, avril 2012, p 16.

123 : FAREL Alain, *Architecture et complexité - Le troisième labyrinthe*, Marseille, 2008.

Ne pas le faire c'est risquer de reproduire encore et toujours les mêmes erreurs. Stewart Brand dans *How buildings learn*¹²⁴, s'étonne de l'inadaptabilité des bâtiments contemporains. En cause : l'imitation d'un style de « famous buildings »¹²⁵ et la prédominance de l'approche artistique dans la conception ; une architecture qui ne prend pas suffisamment en compte les utilisateurs et leurs usages. Il faut selon Bernard Deprez « résister à la division du travail qui la réduirait au formalisme »¹²⁶. Ainsi dans la triade Vitruvienne : « firmitas, utilitas, venustas », il n'y a plus que le venustas qui ne soit pas contesté à l'architecte.

« Aujourd'hui l'architecte tend à être marginalisé dans une pratique cosmétique ou purement formaliste. Repoussés par la division du travail (firmitas est pris en charge par les ingénieurs et les équipementiers) et la démocratisation de la société (chacun pouvant décider sur le commoditas) dans le dernier angle de la triade vitruvienne (celui du venustas ?), les architectes semblent devoir consacrer beaucoup d'énergie à combattre cette tendance en revendiquant et en tentant de légitimer une approche qui resterait, envers et contre tous, globalisante, intégrante, totale »¹²⁷.

124 : Stewart Brand, *HOW BUILDINGS LEAN What Happens after They're Built*, Penguin books, New-Ork, 1994, p52-56

125 : "The very worst are famous new buildings, would be famous buildings, imitation famous buildings, and imitation imitation buildings. whatever the error is, it is catching".

126 : DÉPREZ Bernard, *LES CAHIERS DE LA CAMBRE*, n°4, p68-69

127 : *Ibid*

Dès lors, comment ne pas s'étonner de la difficulté pour l'architecte de revendiquer une vision globale lorsque cette légitimité ne lui est pas reconnue. On en revient encore, à la question de la reformulation de la problématique par l'architecte. Reformulation rendue possible par sa vision globalisée. L'approche plurielle et globalisante est de la lenteur.

Je terminerai ce chapitre par deux anecdotes que m'inspire la notion de « prendre le temps ».

La première concerne les outils mis à la disposition de l'architecte. Je pense notamment à l'ordinateur et aux logiciels de DAO¹²⁸, sensés lui faciliter la tâche, lui permettre de travailler plus vite ; dans une certaine mesure c'est vrai. Un jour, lors d'un dîner, Isabelle Prignot me raconte le plaisir qu'elle a eu à faire tous les plans d'une habitation à la main¹²⁹. Ce faisant, elle prend un crayon et sur le coin du set de table, elle refait le geste ; lentement, méticuleusement, elle dessine le contour de chaque pierre composant le parement du mur. En névrosé du clic de souris, j'admire sa patience à assembler par l'entremise du crayon, chacun des éléments composant le mur. Que fait celui qui utilise l'ordinateur pour le même travail ? Deux clics pour le mur, un autre pour les hachures, un autre encore pour mentionner que c'est un matériau pierre

128 : DAO : Dessin Assisté par Ordinateur

129 : Maison pour Céline Houtin et Syeme Mabrouck, Dîner qui nous a fait découvrir le restaurant In de Patatteak (sans publicité aucune).

et il passe à l'étape suivante ! Pour Isabelle Prignot, « Assembler » est le terme adéquat ; le temps pris à dessiner le matériau, physiquement, elle visualise sa mise en œuvre, l'appareillage, l'endroit où il change de sens, celui qui causera problème. Cela lui permet d'anticiper par visualisation, le travail et l'échange qu'elle aura avec l'artisan. Lenteur ou pas ? La question ne se pose pas en termes de valeur temporelle. L'architecte a différents outils à sa disposition, pour composer, exprimer, communiquer le projet. L'usage unique d'un même média est un raccourci dans la pratique de l'architecture. Globalité et pluralité des outils servent la conception et peuvent être à leur tour assimilés à de la lenteur. A méditer...

La deuxième anecdote est une confidence. Lorsque j'étais encore en première année, il m'arrivait de m'imaginer dans ma pratique future. Parmi mes projections, il y en avait une récurrente : j'imaginai comment pouvait se dérouler une remise des clefs. Peut être est-ce le manque de référent pratique du travail de l'architecte ou le fait que mon métier avant de faire ces études était dans le monde du spectacle¹³⁰, mais je l'imaginai avec un cérémonial : les heureux propriétaires découvrant leur maison savamment éclairée et orchestrée, tous les acteurs du projet seraient présents et l'on échangerait autour d'un buffet. Je le concède, la vision est enfantine et est bien loin de la réalité. Des raisons logistiques et économiques ne facilitent pas la mise en place d'un tel événement.

130 : pendant sept années j'ai dirigé la mise en scène d'événements.

Pendant mes années d'études qui ont suivi, non seulement je l'ai compris mais je l'ai fait mien, mesurant les enjeux d'une livraison avec sa passation de responsabilités. Mais construire une maison, ce n'est pas rien : c'est une « entreprise » et c'est souvent pour une famille, le projet d'une vie. Je l'imaginais donc festive tel un point d'orgue qui réunirait ceux qui l'avaient conçue, ceux qui l'avaient construite et ceux qui allaient l'habiter. Un échange d'ondes positives qui valorise le travail accompli et marque le début de l'occupation. C'est en lisant une interview de Pierre De Wit que j'y ai repensé. Il y raconte comment s'est déroulée la livraison du *Manège de Mons* : la livraison du bâtiment s'est faite avec l'occupation ; du retard sur le chantier et le début de la saison culturelle ont induit cela. « Nous étions encore en chantier quand les comédiens commençaient déjà les répétitions. Nous avons été les témoins et les acteurs d'un échange exceptionnel. Nous avons fait passer naturellement l'état de chantier d'architecture à celui de théâtre (...) Il y a eu une continuité dans l'appropriation, qui est réellement une particularité de ce projet et des rapports que nous avons entretenus, nous architectes, avec les utilisateurs »¹³¹.

Il y a certainement dans la fin d'un chantier, dans la passation de l'occupation, dans la remise des clefs un peu de lenteur à trouver. Il est dommage de se défaire aussi rapidement d'un objet qui a animé tant d'heures de

131 : Interview de Pierre Hebbelinck et Pierre De Wit, *Le Manège.Mons*, architectures publiques volume 6.

réflexion, d'échanges et de travail, qui a réuni des hommes, des savoir-faire, des moments partagés autour d'une tranche de vie. Ce n'est pas le rôle de l'architecte ? Non et pourtant.

Prendre le temps ...

Qu'en pense le médecin ?

Le processus de créativité est un mystère pour moi : quel est ce puzzle intellectuel qui permet à une idée de prendre forme et de la rendre intelligible ? Je le vois dans ma propre expérimentation, je teste, je reteste, je reteste, déconstruit pour reconstruire. Si le travail et la recherche assidus me permettent de me rapprocher d'une idée finale, elle n'est jamais acquise par le travail seul. Le doute, l'incompréhension parfois, animent chacun de mes processus jusqu'à ce qu'à un moment, la solution semble couler de source ; sorte de déclic où tout se met en place. Un terme pourrait peut-être désigner ce phénomène : « Le principe de sérendipité ». Cela vient de l'anglais « serendipity » et désigne « des découvertes inattendues faites grâce au hasard et à l'intelligence »¹³². Je trouve une autre définition qui attire mon attention : « donner une chance de trouver ce que l'on ne cherche pas ». C'est ce « donner une chance » qui m'interpelle. Prenons quelques instants

132 : www.intelligence-creative.com/350_serendipite.html

pour approfondir la notion. Peut-être y trouverai-je une explication à ce « déclic » que je ne m'explique pas.

Bien souvent la sérendipité est synonyme de chance, de coïncidence ou de hasard. Je n'aime pas trop ce terme quand il est question de créativité architecturale. Or il existe un terme précis en anglais pour désigner cette « chance » : l'« happenstance ». L'explication est ailleurs. Deux conditions sont préalables à la sérendipité : l'effort et la connaissance. Par effort, il faut entendre qu'il y a un travail de recherche, d'analyse, de réflexion préalable. Lorsque Newton découvre le principe de la gravitation, il n'y a pas d'effort physique important. La découverte provient d'un questionnement préalable, d'une mise en alerte de l'esprit prompt à se nourrir d'une action fortuite, d'une sorte de prédisposition. Ceci m'amène à la deuxième condition, la connaissance. Selon le dicton, « des milliers de gens avaient déjà vu tomber des pommes avant Isaac Newton et aucun n'en avait imaginé pour autant la gravitation universelle » Selon Paul Valéry : « il fallait être Newton pour apercevoir que la lune tombe, quand tout le monde voit bien qu'elle ne tombe pas »¹³³. La sérendipité est le révélateur des synthèses personnelles. Elle se manifeste parce qu'il y a un être humain doté de certaines qualités qui lui permettent de reconnaître sa découverte. Les personnes les plus sujettes à la sérendipité sont celles qui font preuve de curiosité constructive. Or donc,

133 : VALÉRY Paul, *Mélange*, Gallimard, Paris, 1941, p 384.

il faut donner les moyens au chercheur, à l'architecte de cette curiosité. L'architecte a la connaissance de ses investigations spatiales et constructives et la probabilité de voir une découverte sérendipitante et proportionnelle au temps accordé à la réflexion. Lapalissade pour les uns, éloge du délai accordé à la réflexion pour les autres.

L'explication manque de rationalité aussi je décide de me tourner vers le fonctionnement du cerveau humain pour comprendre les mécanismes de la construction créatrice. Qu'est-ce qui fait que chez moi, la déambulation urbaine soit une source de déblocage de situation. Autre raison inavouée : Est-ce que la lenteur pourrait y puiser quelques arguments en sa faveur ?

(La suite de ce chapitre a pu être écrite grâce, à un entretien avec le Docteur Peuch, médecin généraliste au Salin de Giraud, France)

Il y a des zones très précises pour chaque activité cérébrale. Prendre une décision rapide ou introduire de la lenteur dans le processus ne sollicite pas la même zone du cerveau. La première zone (centrale) qui permet la prise de décision rapide, proche du « réflexe », ne voit que l'immédiateté de l'action et le cerveau ne réagit qu'en fonction de l'évènement proche. C'est ce qui conduit un conducteur à donner un coup de volant en cas de danger latéral (à moins d'un entraînement spécifique). Les conséquences du coup de volant ne sont pas envisagées. La seconde zone (frontale), c'est le cogito, l'analyse des dif-

férents facteurs. Lorsque sur un chantier un ouvrier vient demander à l'architecte s'il peut, par exemple, faire passer ses tuyaux à un endroit non prévu par le plan, soit la réponse est négative parce qu'elle répond à la norme du plan, soit elle sera en fonction de la quantité d'informations que l'architecte aura à ce moment là. Plus il prendra le temps de recueillir des informations plus il se rapprochera de la raison qui l'on conduit à dessiner les tuyaux ainsi sur le plan. Le comportement fondamental du cerveau sera toujours : Information – Traitement – Action. Plus il y aura d'informations, plus le traitement sera long.

Il y a donc des zones du cerveau très précises pour chaque activité cérébrale, une traitera du symbolique, une autre du spatial, etc... Ces zones ne sont pas au même endroit et pour passer de l'une à l'autre, il faut les stimuler. Le plus commun, c'est un ordre donné par le cerveau. Parfois cela ne suffit pas ; c'est l'expression « va te changer les idées ! » Faire une autre activité permet de débrancher une zone pour en stimuler une autre. On ne sait pas les activer en même temps. Il y a toujours, un débranchement puis une stimulation. Par un entraînement, ce déplacement d'une zone à l'autre peut être facilité par une sorte de routine. Ainsi en pratiquant une même activité pour stimuler une zone du cerveau, il finira par associer l'activité à la zone et en facilitera l'accès. J'évoquais tout à l'heure, ma propension à aller me promener pour m'aider à débloquer des situations, c'est ce phénomène qui se produit. Auguste Komendant raconte qu'à la suite d'un désaccord avec Louis Kahn, ce dernier « avait quitté son bureau et

marché sans fin, se trouvant finalement dans le petit parc derrière les tours du Laboratoire de recherche médicale, contemplant, réfléchissant, se posant des questions : pourquoi Komendant n'aime-t-il pas le projet ? Il doit y avoir quelque chose de fondamentalement mauvais, autrement il n'aurait pas eu tant d'aversion. Puis il revit « l'homme en queue de pie » et presque immédiatement, il prit conscience que le bâtiment n'avait pas d'identité propre et que tout bâtiment qui manque d'identité manque du désir et de la joie d'exister »¹³⁴. Il y a une relâche de la tension et des choses se révèlent. C'est-à-dire que le cerveau travaillait mais on n'était pas cérébralement disponible. Lors de mon entretien avec Mario Garzaniti, il me dit à un moment : « Dans le processus de création, il y a des moments de lapsus ». Dans sa bouche, le lapsus est une vérité qui précède le cerveau. C'est exactement cela !

Il faut également savoir qu'il est impossible physiologiquement de maintenir une concentration au-delà de deux heures (quatre avec de l'entraînement). Ensuite il y a un besoin de recul. C'est un peu comme les cycles du sommeil : il y a des phases, de sommeil dit « profond » et des phases de sommeil dit « léger ». Pour la concentration, il y a des phases très intenses et d'autres où il vaut mieux faire autre chose. C'est une question de rendement. La nuit est particulièrement propice à ces phases de relâchement. Elle permet d'éliminer les scories pour ne

134 : KOMENDANT Auguste E. , *Dix-huit années avec Louis I. Kahn*, Du Linteau, Paris, 2006, p56

conserver que l'essentiel. Wang Shu raconte qu'une nuit « il a pris la plume encore à moitié endormi. Une fois que j'ai terminé mon dessin dit-il, j'ai bu un thé ! » Il venait de dessiner le musée d'histoire de Ningbo¹³⁵. Cela arrive fréquemment chez les écrivains. Coïncidence, Wang Shu était écrivain avant de devenir architecte.

Les théories de la psychologie cognitive montrent que les mémoires abstraites, tel l'apprentissage par cœur, et la mémoire sémantique sont des mémoires différentes (qu'il faut d'ailleurs développer toutes deux). Aujourd'hui, on sait qu'il n'existe pas une aire cérébrale de la mémoire, mais que de nombreuses régions sont impliquées dans les processus de mémorisation¹³⁶. Néanmoins on peut dire qu'il y a d'un côté la mémoire qui traite, de l'autre, la mémoire qui stocke. L'une est dite proche ou mémoire vive et l'autre ancienne. Celle qu'on utilise pour travailler c'est la première, la mémoire vive. Un ralentissement permet une meilleure utilisation pour un travail « chirurgical », plus précis. Alors qu'un travail rapide ne permet pas le travail en profondeur et il est difficile de développer un point de vue. C'est ce qui se passe avec les enfants hyperactifs ; ils sont très rapides mais peu efficaces. La lenteur pour le cerveau va dans le sens de l'efficacité productive. Il est beaucoup plus actif quand on le sollicite pour quelque chose de précis.

135 : Blog de Stéphane Lagarde, correspondant permanent de RFI à Pékin : <http://chine.blogs.rfi.fr/article/2012/02/29/wang-shu-le-roi-du-slow-build>

136 : *Dans le dédale des mémoires Comment s'y repérer ?* L'essentiel cerveau & psychologie n°6, mai-juillet 2011.

La chasse au stress étant un des chevaux de bataille des mouvements slow, je m'y suis intéressé et j'ai découvert, contrairement aux idées reçues (dont la mienne) que le stress n'était pas une maladie¹³⁷ mais un stimulant – à nuancer car si le stress n'est pas une maladie, lorsqu'il est trop important ou chronique, il devient un des facteurs provocateurs de maladie (dépression, ulcères, troubles cardio-vasculaires) – Etre dans une situation de stress permet d'éveiller l'attention, de tenir le cerveau en alerte. Pour la créativité le stress peut être positif. C'est ce qui se produit lorsqu'une échéance approche.

Pour conclure, la lenteur augmente la longévité et évite l'épuisement (trop vite, trop fort c'est le risque de « burn-out »), elle permet de mieux organiser le cerveau donc d'arriver plus vite au résultat. C'est ce qui arrive au commandant de navire anglais John Franklin¹³⁸ et lui permet de prendre la bonne décision. Le Docteur Peuch termine notre rencontre par cette phrase : « on ne peut pas se passer de lenteur »¹³⁹...

137 : MANIGUET Xavier, *Les Énergies du stress*, Robert Laffont, Paris, 1994

138 : NADOLNY Sten, *La découverte de la lenteur*, op.cit, p264.

139 : Entretien réalisé le 14 août 2012 au cabinet du Dr Peuch, au Salin de Giraud (13, France)

« Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez »

Nicolas Boileau
Extrait de *L'art poétique* (1674)
Champ I

Avant de conclure ...

Je ne peux parler d'architecture lente sans un mot sur la notion de durabilité. D'abord parce qu'elle est en substance dans chacun des mouvements slow abordés au début de mon propos. Loin de moi l'idée de décrire une architecture lente comme filiale d'un mouvement slow global – je lui préfère une certaine indépendance – mais il y a dans « l'idéologie-écologie-durable », de la lenteur qui nourrit la réflexion de l'architecture lente. Je mesure toute la dangerosité de regrouper sous une même enseigne les mots « idéologie », « écologie » et « durabilité ». Ouvrons donc une parenthèse :

L'usage de ces termes a été dévoyé, décliné, mixé, pour toutes sortes de raisons si bien que l'on retrouve un peu de tout sous leur couvert. Tout le monde comprend ces termes mais plus difficile est d'en donner une définition. Afin qu'il n'y ait pas d'amalgame, laissez moi vous décrire les raisons de cette association : L'écologie, c'est l'étude des relations, et de leurs conséquences, entre tous les êtres vivants avec leur habitat et leur environnement.

Pour dire les choses clairement, bien que l'homme soit un être vivant parmi d'autres, c'est l'étude de son action et de ses conséquences sur son environnement et en retour, sur lui-même qui est visée.

L'idéologie vient du grec 'idea', « idée », et de 'logos', « science, discours ». L'idéologie est donc, étymologiquement, un discours sur les idées. L'association de ces deux termes fait sens lorsque l'on parle de mouvement slow car il y a au plus profond de cette mouvance une recherche d'un équilibre personnel et avec son habitat, les deux étant liés.

Enfin durabilité au sens d'assurer la pérennité d'un environnement vivable. Généralement il inclut trois piliers : économique, environnemental et équité sociale. Fermons la parenthèse.

Du coup, l'ajout de ce dernier terme aux deux précédents responsabilise et engage politiquement. Qui ? L'architecte. L'écologie et la durabilité sont des enjeux majeurs qui attendent notre société pour le siècle à venir. La question environnementale s'invite partout : trop (« à toutes les sauces ») ou pas assez. Mais en tant que penseur du mode d'habiter de demain, l'architecte ne peut (ne doit) l'ignorer. Sans dogmatisme, la pratique d'une architecture doit s'emparer de la question, s'offrir à la réflexion, la prendre en considération simplement, non comme une contrainte mais comme un outil supplémentaire. Il en va de sa responsabilité morale et sociale. « Le parti pris environnemental n'est pas d'abord technique

ou économique, mais éthique. Plus personne ne peut, de bonne foi, contester aujourd'hui la responsabilité des sociétés occidentales dans la détérioration rapide des conditions globales de vie sur terre : ce constat est scientifiquement documenté »¹⁴⁰.

140 : DEPREZ Bernard, *Les cahiers de la cambre*, op.cit, p22.

« Nous sommes tous coupables de tout et de tous
devant tous, et moi plus que les autres »

Dostoïevski
Les Frères Karamazov

Conclusion

La lenteur n'existe pas !

Comme l'introduction avait servi à l'annoncer, ce mémoire ne prétend pas faire le tour de la question, loin s'en faut. Je me rends compte que parler de lenteur dans la pratique de l'architecture ouvre des champs d'investigation infinis et touche chacune des actions du métier. Il n'y a pas un chapitre que j'ai écrit qui ne m'ait invité à envisager la lenteur sous une nouvelle forme : Toute construction se fait avec des matériaux ; n'y aurait-il pas de la lenteur à étudier leur cycle, d'usage, de recyclage ? La réflexion sur un projet se clôt généralement avec la livraison ; n'y aurait-il pas de la lenteur à étudier comment le bâtiment évolue ?... ? Je pourrais (devrais, peut-être) évoquer une vision plus large du champ réflexif, évoquer la lenteur dans la pratique de l'architecte conduit naturellement à évoquer maintenant la lenteur de l'architecture sous-entendant : quels enjeux politiques sociaux pour notre société ?

Cependant, lorsque j'ai choisi d'interroger la lenteur dans le processus de conception et de fabrication, je l'ai

fait pour questionner la manière de pratiquer l'architecture et la mienne en particulier. Toutes les belles illusions que l'on nourrit à l'école ne risquent-elles pas d'être balayées par une réalité économique à notre sortie ? Quels outils pour défendre une architecture à laquelle je crois ?

La réflexion sur la lenteur n'a pas été seulement un prétexte mais a permis de révéler une approche de l'architecture selon deux temps.

1er temps : du point de vue de l'architecte. Il y a dans la revendication de lenteur, un refus d'une certaine organisation de travail jugé préjudiciable à la fois pour la mission donnée à l'architecte et pour le plaisir de faire, tout simplement. Introduire de la lenteur dans la pratique, au sens décrit dans ce mémoire, est également une manière de considérer l'acte de bâtir comme un acte de service.

Ainsi apparaît une notion fondamentale du métier, tellement fondamentale qu'on ne la nomme pas. Pourtant elle est en suspens et en profondeur, partout, elle est un des moteurs durables qui fait progresser l'architecte : l'éthique.

Elle n'est pas entendue ici dans le sens commun qui la réduirait à une science de la morale. Elle doit être comprise en termes de responsabilité. Pour cela il faut se défaire de ce que Jeremy Till appelle « phony ethics »¹⁴¹ et que Pauline Lefebvre traduit par « éthique bidon »¹⁴².

141 : TILL Jeremy, *Architecture Depends*, MIT, Scala (USA), 2009, p174.

142 : LEFEBVRE Pauline, *Réflexions pour une architecture complexe, incertaine et attachée*, La Cambre (Mémoire), Bruxelles, 2009.

Il démontre à travers de nombreux exemples, comment et parfois « les architectes confondent l'éthique avec la bonne esthétique ou la bonne tectonique. De ce fait, non seulement ils croient pouvoir définir en interne ce qu'est l'éthique, et assimiler pureté formelle et pureté morale, mais ils esquivent aussi toute implication sociale ou politique, et toute responsabilité en ces domaines ». Dans responsabilité, ils entendent celle relative aux nombreuses données techniques régies par des codes en tout genre à laquelle ils ne peuvent se soustraire ; c'est agir selon la règle. Une responsabilité qui possède son bouclier qui s'appelle : Responsabilité Civile, Société Anonyme... Philippe Madec propose l'hypothèse suivante :

« Ne peut-on pas comprendre l'importance des règles et de la réglementation appliquées à l'acte de bâtir comme l'expression d'une peur de la société vis-à-vis des architectes qui, eux n'ont pas peur. Je m'explique. Si l'on croit Jean Greish à propos de l'œuvre du philosophe Hans Jonas, la peur loin d'être une faiblesse ou une lâcheté est un signal mobilisateur précédant l'art de se poser de bonnes questions »¹⁴³.

Je rebondis, l'architecte ne doit-il pas avoir peur de « se poser les bonnes questions » ? Peur pour « quoi » ? Ou d'avantage pour « qui » ? Ce qui l'engagerait dans une

143 : MADEC Philippe, *Etre et faire pour autrui, de l'éthique et de l'architecture*, Ecole d'architecture de Grenoble, Séminaire 1995-96.

responsabilité autre que celle décrite ci-dessus. C'est cette responsabilité là qui m'intéresse car c'est à travers elle que je souhaite exercer ce métier.

Il est donc nécessaire de réintroduire ici l'éthique dans sa dimension philosophique et sociétale et qui s'apparente à la conscience des effets et des conséquences des choix pris. Pour éviter la diversité des interprétations je choisirai l'éthique selon Emmanuel Levinas, définie comme « l'être pour l'autre »¹⁴⁴. La pratique de l'architecture ne peut plus être indifférente et détachée, l'éthique est son bras de levier qui guide l'acte de bâtir, un acte de bâtir pour l'autre. Philippe Madec ajoute la question sociale que l'éthique de Levinas ne permet pas directement d'aborder ; il parlera de « être pour autrui » et de « faire pour autrui c'est-à-dire penser et agir pour autrui, telle est la tenue architecturale »¹⁴⁵. Dès lors, l'architecte ne peut se contenter d'une réflexion sur la forme seule, la typologie seule ou même la thermique seule. L'action pour autrui se dessine dans une considération plus vaste où tous les enjeux actuels prennent place et où se mêlent mutations urbaine, paysagère, territoriale, sociétale et dorénavant l'incontournable logique environnementale. Trouver sa justesse dans sa relation à l'autre, à autrui, n'est pas aisé mais l'architecte ne peut plus y échapper.

144 : LEVINAS Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1974

145 : MADEC Philippe, *Etre et faire pour autrui, de l'éthique et de l'architecture*, Discours ouvrant la prestation de serment des architectes à Strasbourg pour le Conseil régional de l'Ordre des Architectes d'Alsace, 2003.

« L'architecte tient un rôle dans la société duquel il ne saurait démissionner sans dommage pour la société elle-même. L'architecte ne peut pas plus longtemps évacuer la société de son activité »¹⁴⁶. Agir pour l'autre ne prétend pas à la perfection mais juste à agir en conscience et raisonner au nom des autres.

Nous venons de le souligner et partiellement aborder dans ce mémoire ; l'approche du projet (dans son intérêt propre et dans l'intérêt de « l'autre ») doit être plurielle et globalisée. Une approche rendue possible par le rôle même de l'architecte : sa capacité de réunir les compétences nécessaires à son expertise d'une situation globale.

2eme temps : du point de vue de la société. Si l'architecture est reconnue d'intérêt public¹⁴⁷, la société n'est pas toujours prompte à lui accorder les moyens de le faire ; restrictions du champ d'action, segmentation du travail, pression économique, pouvoir décisionnel limité... L'architecte trop souvent marginalisé, manque si ce n'est d'une légitimité (parfois entretenue par ces mêmes architectes) d'une reconnaissance de ses compétences que l'éthique évoquée ci-dessus, défend. C'est ce que Jean-Pierre Lebrun appelle « la validité de la fonction du père » : « ... c'est un trait sur lequel il n'est pas habituel d'insister mais qui est pourtant fondamental : c'est qu'il faut que cette fonction du père (...) soit ratifiée par le social »¹⁴⁸.

146 : Conférence de Philippe Madec, *La secrète connivence de l'architecture et de l'éthique*, Pour les Polymatiques, Clermont-Ferrand, 2000.

147 : Loi française de 1977. Philippe Madec, ibdl

148 : LEBRUN Jean-Pierre, *Un mode sans limite*, Eres, Toulouse, 2011, p36-59.

Ainsi une des conditions essentielles pour que l'architecte puisse tenir sa place dans son rapport au projet, c'est que la société soutienne le bien-fondé de son intervention. Ce serait peut-être l'occasion de repenser la pratique architecturale et son éthique toute entière et de reconstituer un rôle central de l'architecte dans l'approche et la fabrication du projet. Bernard Deprez écrit à propos d'un « travail collaboratif » mais le propos n'est pas restreint à la seule collaboration : « il apparaît que seul l'architecte semble disposé à assumer le rôle de garant de l'unité du projet. Situé au foyer de la prise de décision, il gère alors en stratège le devenir d'un projet soumis aux aléas des désirs et contraintes paradoxales formulés par les autres intervenants, client y compris »¹⁴⁹. Ainsi, l'intérêt est de placer le projet au cœur des préoccupations et « faire pour autrui ».

Ce mémoire devait en outre dresser les premiers jalons à une éthique professionnelle. J'ai découvert qu'introduire de la lenteur dans le processus de conception et de réalisation était une manière de permettre à cette éthique de s'exprimer. Cela me conduit à l'hypothétique constat qui sera ma conclusion : si l'architecture est ce qu'elle prétend, « être pour autrui », et la lenteur, la condition de sa réalisation, alors, architecture et architecture dite « lente » se confondent. L'architecture lente devient alors la norme. Pour la définir, on ne parle plus que « d'architecture ». La lenteur n'existant plus.

149 : DEPREZ Bernard, *Les Cahiers de La Cambre*, op.cit, p. 70.

Bibliographie

Cette bibliographie mentionne tous les ouvrages qui ont nourri l'écriture de ce mémoire. Deux rubriques : la première qui reprend les ouvrages cités, la seconde qui liste ceux qui, bien que n'ayant pas été utilisés dans l'écriture, ont contribué, par la réflexion qu'ils ont suscitée, à me faire avancer sur le chemin de ma découverte.

OUVRAGES CITES

LIVRES

ARIES Paul, *Ralentir la ville.... Pour une ville solidaire*, Golias, Villeurbanne, 2010.

BEAUDOUIN Laurent, *Pour une architecture lente*, Quintette, Paris, 2007.

BRAND Stewart, *HOW BUILDINGS LEAN What Happens after They're Built*, Penguin books, New-Ork, 1994.

BROWNLEE David, Delang David, Scully Vincent, *Louis Kahn*, ed du centre Georges Pompidou, Paris, 1992.

CHAZAUD Pierre, *Le Facteur Cheval, un rêve de pierre*, le Dauphiné, Collection les patrimoines, mars 2008.

DASSONVILLE Chantal, COHEN Maurizio, *Le Manège.Mons*, Architectures publiques volume 6.

DEPREZ Bernard, *Les cahiers de la Cambre*, architecture n°4, la lettre volée, Bruxelles 2005.

FÉRONE Genviève, VINCENT Jean-Didier, *Bienvenue en Transhumanie : Sur l'homme de demain*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2011.

GÉBÉ, *L'AN 01*, L' Association, Paris, 2004.

GOSSELAIN O.P, ZEEBROEK R. et DECROLY J.-M. (eds), *Des choses, des gestes, des mots. Repenser les dynamiques culturelles*. Editions de la MSH, Paris, 2008.

INFRASTRUCTURE, « *Venise 1996, Vie Biennale Internationale d'Architecture, Pierre Hebbelinck* », catalogue du Pavillon belge, éditions Cellule architecture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 1996.

KOMENDANT Auguste E., *Dix-huit années avec Louis I. Kahn*, ed Du Linteau, Paris, 2006.

LABORIT Henri, *l'éloge de la fuite*, Gallimard Education, Paris, 1985.

LEFEBVRE Pauline, *Réflexions pour une architecture complexe, incertaine et attaché*, La Cambre (Mémoire), Bruxelles, 2009.

LEBRUN Jean-Pierre, *Un monde sans limites*, Erès, Toulouse, 2011.

LEVINAS Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1974

LITS Grégoire, *Tiers et objectivité sociale chez Georg Simmel*, Émulations, n°5, 2009.

LOS Sergio, Carlo Scarp, Taschen, Köln, 2002.

LUCAN Jacques, MARCHAND Bruno, STEINMANN Martin, *Louis I. Kahn, Silence ans Light, actualité d'une pensée*, PPUR EPFL-CM, Lausanne, 2000.

MANIGUET Xavier, *Les Énergies du stress*, Robert Laffont, Paris, 1994

NADOLNY, Sten, *La découverte de la lenteur*, Grasset, Paris, 1998.

PETRINI Carlo, *Bon, propre et juste - Éthique de la gastronomie et sauvegarde alimentaire*, Yves Michel, 2006.

RENAUDIE Jean, *La logique de la complexité*, Carte Segrete, Rome, 1992.

STEILER Dominique, SADOWSKY John, ROCHE Loïck, *Éloge du bien-être au travail*, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

TILL Jeremy, *Architecture Depends*, MIT, Scala (USA), 2009.

VALÉRY Paul, *Mélange*, Gallimard, Paris, 1941.

VALÉRY Paul, *Le bilan de l'intelligence*, Editions Allia, Paris, 2011.

REVUES

ALLEVA Lisa, «Taking time to savour the rewards of slow science», *Nature*, 443, 2006.

BLONDEL Pierre dans *be.passive.be*, n°6, p18

BLONDEL Pierre dans *be.passive*, n°11, 2012, p40

BOZAR ARCHITECTURE, «Architecture as a Resistance», *Guide du visiteur*, Wang Shu, Amateur Architecture Studio.

LIEURY Alain «Dans le dédale des mémoires Comment s'y repérer ?», *L'essentiel cerveau & psycho*, n°6, mai-juillet 2011.

REINHARD Hélène, « Portrait de wang Shu », *AMC*, n°214, avril 2012 pp 14-17.

DE VYLDER Vinck Taillieu, « *Habitation bricolage et architecture* », *Revue A+*, dec 2011.

SITOGRAPHIE

BROOKS Steven : <www.brooksstevenshistory.com>

DEPREZ Bernard, *Échappées belles, Batex Se Racontent*, IBGE, 23 mai 2012.

GAGNEPAIN Jean, *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, p302. <www.institut-jean-gagnepain.fr>

INTELLIGENCE CRÉATIVE : <www.intelligence-creative.com/350_serendipite.html>

ORDRE DES ARCHITECTE, *Le livre blanc des architectes*, p22-25, <<http://www.architectes.org/connaître-l-ordre/actions-de-l-ordre/livre-blanc-des-architectes>>

OXFAM, *Un espace sûr et juste pour l'humanité le concept du "donut"*, p10, <www.oxfam.org> ou lien permanent <<http://oxf.am/oeK>>

SAHIN Burat Esra, *Voir le monde : la Theoria pour soutenir la symmetria avec le cosmos*, 2012 : <www.lelaa.be>

WANG Shu, *le roi du « slow build »* <<http://chine.blogs.rfi.fr/article/2012/02/29/wang-shu-le-roi-du-slow-build>>

WANG Shu, <www.chinese-architects.com/en/amateur/en/>

ZUMTHOR Peter : *un architecte a-contemporain ?*, <www.laviedesidees.fr/Peter-Zumthor-un-architecte-a.html>

CONFERENCES

MADEC Philippe, *ralentir la ville*, conférence donnée à La Sucrière, à Lyon le 26 mai 2010, dans le cadre de l'exposition des travaux de Luc Schuiten « Les villes végétales ».

MADEC Philippe, *Les aventures de la transmission de l'architecture*, Colloque « transmettre l'architecture », 12 mars 2007, Maison de l'architecte

MADEC Philippe, *Etre et faire pour autrui, de l'éthique et de l'architecture*, Ecole d'architecture de Grenoble, Séminaire 1995-96.

GAUTHIER Eric, vernissage de son exposition monographique, Ecole d'architecture de l'université Laval à Québec, Novembre 2010.

OUVRAGES NON CITES

ANZIEU Didier, *Psychanalyse du génie créateur*, Dunod, Paris, 2009.

de BOTTON Alain , *L'architecture du Bonheur*, Mercure de France, Paris, 2006.

CARLSON Carolyn, *L'élan créateur se fait nécessaire obsession*, Actes Sud ,2010.

Mc CARTER Robert, *Louis I. Kahn* , Phaidon, 2007.

CHOUVIER, *Symbolisation et processus de création*, Dunod, Paris, 1998.

CONTAL Marie-Hélène, REVEDIN Jana, *Architecture durable*, Le moniteur, 2009.

FROMNOT Françoise, Glenn Murcutt, Gallimard, 2003.

FUJIMOTO Sou, *Primitive Future*, INAX Publishing, Japon, 2008.

GENARD Jean-Louis, *Sociologie de l'éthique*, L'harmattan, Brest, 1992.

HONORÉ Carl, *Eloge de la lenteur*, Marabout, Paris, 2004.

KUNDERA Milan, *La Lenteur*, Editions Gallimard, à Saint-Amand, France, 1995.

OLSBERG Nicolas, *Carlos Scarpa architecte , Composer avec l'histoire*, Eds Du Patrimoine, 2000.

PETRINI Carlo, *Slow Food, manifeste pour le goût et la biodiversité* , Yves Michel, 2005.

PROUST Marcel, *Le temps retrouvé*, Gallimard, 1990.

SANSOT Pierre, *du bon usage de la lenteur*, Manuels Payot, Paris, 1998.

TESSON Sylvain, *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, Paris, 2011.

THIBAUT Pierre, *Les maisons-nature de Pierre Thibault architecte*, La Presse, 2000.

ROSA Hartmut, *Accélération*, La Découverte, Paris, 2010.

Sommaire

Avant propos	11
--------------	----

PREMIERE PARTIE

Introduction	19
Le mouvement slow	23
Le Slow Food	26
Influences	30
Slow medicine	31
Slow science	35
Slow management	43
Slow art	46
Les mouvements slow et le Slow Build	49

DEUXIEME PARTIE

Refonte de la question	57
Le Bilan de l'intelligence	63
On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste	71
L'attitude de l'architecte	81
Notion de tiers	90
Densification du temps	99
Contrainte de temps	108

Etre dans l'instant	114
Ralentir la ville	123
Prendre le temps	128
Qu'en pense le médecin ?	137
Avant de conclure ...	146
 Conclusion	 151
 Bibliographie	 159

Contact :

Olivier Dufond
www.olivierdufond.com

LA LENTEUR EN ARCHITECTURE

à travers le processus de conception et de réalisation

Dans une société en perpétuelle accélération, de nombreuses voix invitent à ralentir. Le climat social et environnemental participe à l'écriture de nouveaux paradigmes.

L'architecte, en tant que concepteur du mode d'habiter de demain ne peut ignorer ces enjeux. Quelle est sa disponibilité à les accueillir ? Et si l'architecture permettait de ralentir ? En quoi la lenteur a sa place dans le débat architectural ?

Ce mémoire est à la fois une invitation à réfléchir sur la manière de pratiquer l'architecture aujourd'hui et une envie manifeste pour l'auteur, de dessiner les premiers contours éthiques de sa future pratique.



Faculté d'architecture de l'ULB La Cambre-Horta
19 place Flagey - 1050 Ixelles - Belgique